

Les collections de fables à l'époque hellénistique et romaine

Autor(en): **Adrados, Francisco R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Entretiens sur l'Antiquité classique**

Band (Jahr): **30 (1984)**

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-660828>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

V

FRANCISCO R. ADRADOS

LES COLLECTIONS DE FABLES À L'ÉPOQUE HELLÉNISTIQUE ET ROMAINE

I

L'existence de collections de fables n'est qu'une étape dans la tradition littéraire de la fable gréco-latine, étape qui commence avec la collection que Démétrius de Phalère a constituée vers l'an 300 avant J.-C., si l'on en croit Diogène Laërce (V 81). Voilà qui est important et doit être signalé en priorité.

A partir d'Hésiode, la fable se présente dans la littérature grecque sous trois formes :

a) La fable isolée: il s'agit de la fable-exemple qui illustre, dans des ouvrages en vers et en prose, une situation donnée, en donnant une leçon, une critique. Dans mon *Historia de la fábula greco-latina* I (Madrid 1979), j'ai démontré que le concept de ce qui doit être considéré comme une fable est à peu près le même dans ces fables-exemples et dans les fables des collections hellénistiques: on y retrouve les mêmes problèmes de limites avec le mythe et l'anecdote, les mêmes types de fables (agonales, de situation, étiologiques, etc.), la même pensée fondamentale (vision réaliste de

la vie, idée que la nature ne change pas, satire du puissant, etc.), la même alternance entre le vers (trimètres iambiques, choliambes, distiques élégiaques) et la prose. Ceci n'a pas de quoi étonner: les collections de fables ne sont-elles pas, à l'origine, des anthologies de fables-exemples de la littérature précédente?

b) La fable apparaît dans le cadre de la légende d'Esopé: à partir de la fusion d'éléments mythiques et rituels grecs et de la légende assyrienne d'Aḫikar s'est créée, au VI^e siècle avant J.-C., la légende d'Esopé, le λογοποιός ou conteur de fables, à laquelle Hérodote (II 134,3) fait déjà allusion. A partir d'Aristophane, des fables, dont certaines étaient connues précédemment comme de simples fables-exemples, sont attribuées à Esopé: il les aurait contées à un moment donné de sa vie. Ainsi, la fable «de l'Aigle et de l'Escarbot», que Sémonide (12 Adr.) raconte comme une fable-exemple, apparaît chez Aristophane (*Pax* 127-130; *Vesp.* 1448) dans la bouche d'Esopé: il la raconte aux Delphiens qui le persécutent (et qui finissent par le tuer); son message se résume en ceci qu'il n'y a pas de petit ennemi. Je précise que je ne prends pas parti maintenant dans la discussion sur la légende d'Esopé: à savoir si cette légende était à cette époque purement orale, faite d'une série d'anecdotes qu'on racontait sur lui, ou s'il s'agissait déjà d'un texte littéraire (je pense personnellement qu'il n'a existé de texte écrit qu'à partir du IV^e ou du III^e siècle). En tout cas, on trouve pour la première fois chez Aristophane le récit de fables 'au second degré', c'est-à-dire de fables qui font partie d'un épisode dans lequel intervient un personnage qui les raconte. Il s'agit en général d'Esopé, mais aussi parfois, d'autres narrateurs, tels que Socrate, Démosthène, etc.

c) La fable devient un récit long, c'est-à-dire une épopée burlesque. C'est le cas de la *Batrachomyomachie*, qui date probablement du VI^e siècle avant J.-C. (d'aucuns disent du

III^e) et qui est un développement de la fable bien connue «de la Grenouille et de la Souris» (H. 302).

De ces trois procédés traditionnels, les deux premiers se sont maintenus à travers l'époque hellénistique et romaine. De nombreux auteurs continuent à conter des fables-exemples. C'est le cas de Ménandre, Kerkidas, Horace, Dion Chrysostome, Lucien, Plutarque, du Pseudo-Dositheos, etc., et la tradition écrite de la *Vie d'Esopé* est créée: Perry¹ croit que les deux recensions byzantines de cette *Vie* se fondent sur un original du I^{er} siècle après J.-C. Personnellement, je pense qu'elles se fondent sur un original hellénistique.

A partir de Démétrius de Phalère, il existe un nouveau modèle de présentation des fables: les collections. J'ai déjà signalé ailleurs² que ces collections se rattachent à un nouveau genre littéraire hellénistique, l'anthologie (d'épigrammes, de *χρῆται*, de mythes divers, de *δόξαι* ou d'opinions de philosophes, etc.). Dans ces collections, les fables n'ont pas de contexte, si bien que tôt ou tard, l'*épimythium* ou 'morale' finit par se généraliser, alors que précédemment les paroles (clôture) du dernier personnage ou l'issue de l'action tenaient lieu de morale. Signalons toutefois que dans les collections, quelques exemples de fables contées au second degré ont été conservés: ainsi, je fais allusion, dans l'*Augustana*, à H. 8 (racontée par Esopé) et à H. 63 (racontée par Démade).

Certes, tout au long de la période qui nous intéresse, il y a osmose entre les collections et la fable-exemple des écrivains. Ceux-ci s'inspiraient des collections (de leur texte écrit ou de versions orales), tandis que les collections dérivées de celle de Démétrius paraissent avoir incorporé d'une façon secondaire un matériel fabulistique qui n'apparaissait

¹ *Aesopica* I (Urbana, Ill. 1952), p. 125.

² *Historia...* I 425 sqq.

pas chez lui, à savoir des fables-exemples contemporaines, ou d'autres fables empruntées à la littérature grecque archaïque ou classique. Notons que certaines de ces fables ne trouvèrent accueil dans aucune des collections. C'est le cas de celle du «Pêcheur et de la Pieuvre» chez Simonide fr. 9³. D'autres fables-exemples anciennes n'entrèrent que d'une manière secondaire dans les collections: «le Cerf, le Renard et le Lion» d'Archiloque, *Epod.* 3 Adr. (chez Babrius, mais pas dans l'*Augustana*); «l'Aigle et le Serpent» de Stésichore fr. 103 (*PMG* fr. 280) (chez Aphthonios 28; même remarque); «le Sanglier, le Cheval et le Chasseur» de Stésichore fr. 104 a (*PMG* fr. 281; fable citée par Arist. *Rh.* II 20, 1393 b 8-22, recueillie seulement par Phèdre et dans le ms. E de l'*Augustana*, mais pas par la tradition ancienne).

Laissons ce chassé-croisé entre les fables-exemples anciennes et modernes et les collections: ce n'est, à tout prendre, qu'un fait d'importance secondaire. Examinons les collections: leurs origines, leurs rapports et leurs caractéristiques. Je n'ai pas l'intention de retracer les lignes générales de leur évolution: je les ai présentées dans mon *Historia de la fábula greco-latina* I; je m'appliquerai à mettre en évidence quelques éléments relatifs aux détails concrets de leur histoire, que j'ai l'intention d'exposer plus minutieusement dans un volume postérieur, auquel je travaille. Il me semble toutefois indispensable de rappeler brièvement les apports les plus importants de ce premier volume pour l'histoire des collections de fables. C'est indispensable pour comprendre ce qui suivra.

Ces apports se résument essentiellement en deux points. A un moment donné, au III^e siècle avant J.-C., les fables

³ Probablement de Sémonide. Voir «Neue jambische Fragmente aus archaischer und klassischer Zeit: Stesichorus, Semonides (?), Auctor incertus», in *Philologus* 126 (1982), 157-159.

recueillies par Démétrius, d'autres aussi, qui étaient en prose, ont été mises en vers, plus précisément en choliambes (combinés avec des trimètres iambiques), dont la métrique et la prosodie ont des traits spécifiquement hellénistiques: cette mise en vers a été l'œuvre de l'école cynique, qui s'est emparée de la fable (ainsi que de plusieurs autres genres littéraires) pour les besoins de son prosélytisme. Ces fables versifiées ont été par la suite remises en prose, au II^e siècle avant J.-C.; il y eut parfois de nouvelles mises en vers et en prose. Le résultat fut que les auteurs des collections conservées jusqu'à nos jours ont eu comme modèle une série de fables en prose dans lesquelles subsistaient des restes métriques, parfois des choliambes entiers. Précisément, l'existence de ces restes est, au même titre ou plus que l'étude du contenu, le fil d'Ariane qui permet, au moins dans une certaine mesure, d'établir des rapports entre les différentes collections. Il est évident que, quand les collections qui en résultent sont latines (Phèdre et Avianus) ou syriaques (voir plus bas), ce fil d'Ariane perd de son utilité. Il la perd aussi, au moins en partie, quand il s'agit de fables grecques dont le mètre entraînait de profondes modifications: fables en distiques élégiaques (dans l'*Anthologie Palatine* notamment), fables écrites avec le nouveau choliambe inventé par Babrius et fables en dodécasyllabes politiques byzantins. Mais on peut trouver, même dans ces versions, des restes de l'ancien mètre hellénistique.

Je ne peux évidemment pas multiplier ici les exemples de ces restes métriques hellénistiques dans les fables en prose de l'*Augustana* et d'autres collections, ni de leurs caractéristiques prosodiques et métriques. Je renvoie donc à mes articles à ce sujet dans *Emerita*⁴, ainsi qu'au premier volume de mon *Historia de la fábula greco-latina*. Le lecteur

⁴ «La tradición fabulística griega y sus modelos métricos», in *Emerita* 37 (1969), 235-315 et 38 (1970), 1-52.

doit étudier les points principaux de cette théorie et se forger une opinion personnelle. Aussi me bornerai-je à donner des exemples propres à éclairer le sujet qui nous occupe, à savoir le rapport entre les collections: ces exemples ne représentent qu'une faible partie de ceux qu'on trouvera dans un livre en préparation (le vol. II de mon *Historia*).

Pour établir les rapports entre les collections, il est indispensable de déceler dans les compositions grecques conservées jusqu'à nos jours les restes de versions métriques antérieures. Je vais donc, succinctement, exposer mes conclusions sur ce point:

a) La fable, comme le conte, fourmille de phrases toutes faites ou formules. Or les formules des collections hellénistiques (comparables aux formules homériques) se sont assez bien conservées dans les versions en prose qui leur ont succédé et même dans les versions de Babrius et dans les versions byzantines. Il s'agit des formules initiales, telles que ἀνήρ γεωργός, λέων ἐρασθείς, Ζεὺς καὶ Προμηθεύς; d'autres dans lesquelles s'est produit un changement de cas, telles que κύων λαγῶν, λέοντ' ἔφευγε ταῦρος, ou encore de formules du type «il vit»: ἰδὼν δ' ἄμαξαν, ὁ δ' ἰδὼν ἔφη, λέοντ' ἰδὼν; du type «il dit»: ἔφη πρὸς αὐτόν, ἔλεγον πρὸς ἀλλήλους; du type «ils se disputèrent»: περὶ εὐγενείας ἔριζον, περὶ κάλλους ἔριζον; de lamentation enfin telles qu'ἄθλιος ἐγώ, ὅς ..., δίκαια πάσχω, etc.

b) Outre les formules, on trouve des passages apparemment en prose, qui contiennent en réalité non seulement des éléments iambiques, mais souvent des choliambes et des trimètres complets, parfois plus d'un à la file (bien entendu, avec des caractéristiques métriques et prosodiques que j'ai étudiées ailleurs, comme je l'ai dit). Ces passages se trouvent dans l'*Augustana* et dans les autres collections anonymes (qui, je crois, ont contaminé celle-là avec des textes plus anciens), dans la *Paraphrase Bodléienne*, chez le Pseudo-

Dosithéos, dans la tradition indirecte, chez Aphthonios, etc. (pour les fables avec de nouvelles versifications, voir plus haut). Parfois le vers est tout simplement intact; parfois, on peut le restituer au moyen de changements minimes (élisions finales, suppression de μέν, δέ, de l'article, introduction d'une forme personnelle au lieu du participe, d'un τε, d'un ποτέ, etc.); il arrive qu'on parvienne à ce résultat en combinant des versions issues du même modèle: versions des différentes collections anonymes (collection I ou *Augustana*, collection II ou *Vindobonensis*, collection III ou *Accursiana*), ou des divers manuscrits des *Paraphrases*, des *Dodécasyllabes* ou d'Aphthonios, etc. Je parle, dans ce cas, de 'vers complémentaires'. En voici quelques exemples. On en trouvera d'autres dans mon *Historia*, pp. 88 sqq.

1. *Vers intact*:

H. 8, «Esopé dans un chantier naval»:

Αἴσωπος ἔλεγε [
 ὕδωρ γενέσθαι, τὸν δὲ Δία [
 τρὶς ἐκροφήσει τὴν θάλασσαν [
] ἐξεγύμνωσε,
 ἐὰν δὲ δόξη [
 ἄχρηστος ὑμῶν ἢ τέχνη γενήσεται

H. 82, «Les Mouches», fin complète:

] οὐκ ἠδύναντ' ἀναπτῆναι,
 ἀποπνιγόμεναι ἔφασαν· ἄθλιαί ἡμεῖς,
 αἱ διὰ βραχεῖαν ἠδονὴν ἀπολλύμεθα

H. 184, «Le Promeneur et la Fortune»:

ὁδοιπόρος πολλὴν ὁδὸν [
] κόπῳ συνείχετο
] πεσῶν παρά τι φρέαρ ἐκοιμᾶτο
] ὃ οὗτος, εἷγ' ἐπεπτώκεις
 οὐ τὴν σεαυτοῦ [—] ἀλλ' ἔμ' αἰτιῶ.

2. *Vers reconstruits à l'aide de retouches minimales*
(*F.An.* I):

H. 153, «Le Lion et le Lièvre»:

λέων λαγωῶ περιτυχῶν κοιμωμένῳ (περιτυχῶν λαγωῶ mss.)
ἔμελλε τοῦτον καταφαγεῖν (τοῦτον ἔμελλε mss.)
] ἀλλ' ἔγωγ', ἔφη (ἔφη· ἀλλ' ἔγωγε mss.)
δίκαια πάσχω, ὅτι ἀφείς τὴν ἐν χερσὶ (πέπονθα mss.)
βοράν, ἐλπίδα [∪ —] μείζονα προέκρινα.

H. 137, «Le Chien et le Loup»:

κύων πρό τινος ἐπαύλεως ἐκοιμᾶτο (ἐπαύλεώς τινος mss.)
λύκος δὲ τοῦτον [
] αὐτὸν μεθεῖναι, λέγων (μεθεῖναι αὐτὸν mss.)
νῦν λεπτὸς εἰμι κίσχνός [(νῦν μὲν mss.)
μέλλουσι δ' οἱ μου δεσπότηται γάμους ἄγειν (δέ μου οἱ mss.)
πρὸ τῆς ἐπαύλεως ἴδης κοιμώμενον (κοιμώμενον ἴδης mss.)
ἐὰν ἀφῆς με νῦν, ὕστερον λιπαρότερον (ἐὰν οὖν mss.)
] καταθοινήσεις με
μεθ' ἡμέρας δ' ὀλίγας [

3. *Vers reconstruits en combinant des versions dérivées*:

Dans cette même fable (H. 137):

I ἐὰν αὔθις (με) πρὸ τῆς ἐπαύλεως (κοιμώμενον) ἴδης
III ἐὰν (ἀπὸ τοῦ νῦν) πρὸ τῆς ἐπαύλεως μέ (ἴδοις) καθεύδοντα
dérivent d'un:

] ἐὰν αὔθις
πρὸ τῆς ἐπαύλεώς μ' ἴδης καθεύδοντα.

On trouve en outre dans *F.An.* III:

ὁ μὲν οὖν λύκος πεισθεὶς ἀπῆλθε [
(avant μεθ' ἡμέρας ...).

16 Chambry, «la Chèvre et l'Âne» (dans *Par.* et *Dod.*:
le texte est de celui-ci, sauf quand j'indique qu'il est de *Par.*
en citant ses mss. ou quand j'indique des mots à resti-
tuer):

ἀνήρ τις ἔτρεφ' αἶγα ἅμα τε καὶ ὄνον (ἔτρεφεν mss.)
 ἢ δ' αἶξ ποτ' ἐφθόνησε πολλὰ τῷ ὄνω (ἢ δὲ αἶξ mss.)
 ποτὲ μὲν ἀλήθων, ποτὲ δὲ πάλιν [(Par. Bc, πάλιν δὲ
 Dod.)

πεσοῦσα πρὸς γῆν εὐθέως συνετρίβη
 τὴν δ' αἶγα θύσαντες τὸν ὄνον ἰάτρευον (Par. BaBd, cf. Bc)
 en plus de passages plus brefs.

Sans doute l'étude métrique est-elle délicate. Il faut distinguer entre le mètre hellénistique, le babrien et le byzantin; et on est parfois pris de doute au moment de le reconstituer; il y a aussi des fables qui ne conservent que très peu d'éléments métriques, voire presque aucun. Mais c'est un instrument d'analyse que nous n'avons pas le droit de négliger.

Cela devrait, pour l'instant, suffire. Je rappellerai toutefois que les restes de vers hellénistiques (qu'il faut distinguer du vers babrien et du vers byzantin) ne sont pas le seul trait introduit dans les collections postérieures à Démétrius. Un autre trait est l'introduction de motifs cyniques ayant pour sujet la nature, la fortune, le mépris de la beauté, de la richesse, du pouvoir, la critique des médecins, des athlètes, des devins, des femmes, etc. Un autre trait, encore, est la diffusion atteinte à cette époque par certains types de fables, celles surtout que j'ai appelées 'de situation' (qui se terminent par le commentaire de la victime ou d'un témoin). Enfin certains animaux et certains types humains représentent l'élément cynique: le Chien, l'Ane, la Mouche, la Puce, la Grenouille, la Tortue, le Voyageur à pied. Pour cela, je renvoie à mon *Historia de la fábula greco-latina*.

II

Le moment est venu de passer à l'étude des collections de fables d'époque hellénistique et romaine, qui est mon

sujet aujourd'hui: étude des collections conservées, et, à partir de celles-ci, étude des collections perdues dont elles dérivent, ce qui ne peut se faire qu'à l'aide d'hypothèses.

Cette étude aboutit à la conclusion que les collections sont apparentées; dans de très nombreux cas, les mêmes fables se retrouvent dans deux, voire dans plusieurs d'entre elles, dans des versions semblables, dérivées d'un modèle initial. Il est certain qu'une fable a pu se scinder, parfois, en deux versions qui sont par la suite considérées comme deux fables distinctes, au point d'entrer toutes deux dans la même collection. Il est certain aussi que les fables dérivent les unes des autres et que certains fabulistes (surtout Phèdre, Babrius et Avianus) en ont créé de nouvelles. Ceci ne veut pas dire que tous les modèles initiaux figuraient dans la collection de Démétrius. Ils peuvent être postérieurs, appartenir aux collections hellénistiques. Ils peuvent aussi être antérieurs: donnons comme exemple la scolie attique *Carm. Conv.* 9 (fr. 892 Page) avec sa fable du «Serpent et du Crabe», source de deux fables très différentes dont je parlerai par la suite, fables qui purent se trouver déjà toutes deux chez Démétrius, ou peut-être seulement dans les fables choliambiques hellénistiques (on reconstruit deux fables en vers).

Naturellement, la méthode à suivre pour établir les ressemblances et les différences entre les collections conservées consiste à comparer les diverses versions d'une même fable. Cette étude a déjà été faite jusqu'à un certain point: je citerai les noms de G. Thiele et de A. Hausrath pour Phèdre⁵; de H. Christofferson pour Babrius⁶ et surtout celui de M. Nøjgaard⁷ pour le problème en général. On a

⁵ G. THIELE, «Phaedrus-Studien», in *Hermes* 41 (1906), 562 sqq.; 43 (1908), 337 sqq. et 46 (1911), 376 sqq.; A. HAUSRATH, «Zur Arbeitsweise des Phaedrus», in *Hermes* 71 (1936), 70 sqq.

⁶ *Studia de fontibus fabularum Babrianarum* (Lund 1904), 27.

⁷ *La fable antique I-II* (København 1964/1967).

fait quelques progrès : la connaissance des sources cyniques de Phèdre (je suis enclin à penser qu'elles sont la source de toute la tradition fabulistique), la connaissance du fait qu'il existe entre l'*Augustana* et Phèdre un lien plus étroit que celui qui existe entre eux deux et Babrius, etc. Mais je pense que le matériel utilisé n'est pas complet : c'est ainsi qu'on n'a pas tenu compte des traductions syriaques de fables grecques, qui sont très importantes. On n'a pas utilisé non plus la comparaison entre les restes métriques ni d'autres séries de données. C'est donc une étude à poursuivre. Je vais tenter de présenter sur ces points mes propres idées.

Seule une étude approfondie peut aboutir à une vue d'ensemble des collections de fables perdues qui sont à l'origine des fables conservées : il est en effet très rare qu'une fable conservée soit la source d'une autre fable conservée elle aussi ; on n'en a que quelques exemples (dérivations de Babrius chez Avianus et dans les collections byzantines, de Phèdre chez Romulus). Nous constatons que là où Phèdre dépend de la tradition des *Fables Anonymes* (abrégées désormais par *F.An.*), il a devant lui un texte beaucoup plus ancien que celui de notre *Augustana*, un texte qui, dans «le Corbeau et le Renard» (Phaedr. I 13), parle de «fromage» («viande» dans *F.An.* I (= H. 126), en opposition avec le reste de la tradition), tandis que, dans la fable «du Cerf» (Phaedr. I 12) il parle de «chasseurs» («lion» dans *F.An.* I (= H. 76), en opposition aussi avec le reste de la tradition). Et aussi, entre autres choses, si quelques *Paraphrases* et *Dodécasyllabes* byzantins viennent de Babrius, je crois être en mesure de démontrer que d'autres viennent du modèle hellénistique de Babrius, déjà mis en prose.

Seule une étude de ce genre peut aider à résoudre les problèmes importants que posent les collections conservées. Ainsi, dans le cas d'une collection comme l'*Augustana*, il faudrait établir, avec l'aide d'autres collections dérivées

d'elle à diverses dates, comment et par quelles étapes successives elle se forma à partir de Démétrius. Des problèmes semblables se posent au sujet d'autres collections anonymes telles que la *Vindobonensis*, l'*Accursiana* et les *Paraphrases* et les *Dodécasyllabes*. Dans ces cas, et dans d'autres, il faut identifier les sources. Même pour une collection qui peut être attribuée à un seul auteur, comme Phèdre ou Avianus, on doit se demander s'ils se sont inspirés d'une source ou de plusieurs. Ont-ils contaminé? Ont-ils tiré certaines fables de leurs modèles? En ont-ils inventé d'autres? Ont-ils amplifié ou réduit leurs modèles? Quels éléments ont-ils empruntés à leur ou leurs modèles? Dans quelle intention ont-ils modifié les fables? Il ne s'agit pas là seulement d'une curiosité, d'ailleurs légitime: on ne saurait procéder à l'étude littéraire des auteurs de collections sans procéder à des comparaisons avec leurs modèles et leurs rivaux.

Avant de nous lancer dans cette étude, il nous faut donner quelques précisions. En voici trois:

1. La reconstruction des collections perdues exige, au premier chef, l'inventaire et l'étude de toutes les collections conservées. Quand une fable est connue non seulement par les collections, mais aussi par la tradition indirecte, voire par elle seule, il faut tenir compte du texte transmis par cette tradition indirecte puisqu'il est presque toujours un témoin supplémentaire des collections perdues. C'est-à-dire que: en plus des grandes collections (Phèdre, Babrius, l'*Augustana* et Avianus), il faut étudier les petites collections du *P. Rylands* et les *Tablettes d'Assendelft*, la collection utilisée par la *Vie d'Esopé*, et celle du Pseudo-Dosithéos et celle d'Aphthonios. Elles présentent parfois des fables qui manquent dans les grandes collections, ou bien un texte différent et intéressant de ces mêmes fables: avec un vers complémentaire ou avec un autre vers, ce qui signifie avec un autre modèle hellénistique.

Il en résulte que si l'étude des caractéristiques littéraires des collections byzantines ne nous intéresse pas en elle-même, nous ne devons pas la négliger: elle nous aide à reconstituer les anciennes collections perdues. C'est aussi le cas pour les fables syriaques (traduites du grec à la fin de l'Antiquité, et dont quelques-unes ont été retraduites en grec au XI^e siècle, et forment la collection dite de Syntipas). Leur intérêt pour nous vient de ce qu'elles utilisent l'*Augustana* dans une phase archaïque et sans une série de fables qui lui furent ajoutées par la suite. J'ai dit aussi que la *Vindobonensis* et l'*Accursiana*, collections byzantines au sein des *Fables Anonymes*, contaminent l'*Augustana* avec un ancien modèle de celle-ci, c'est pourquoi elles présentent parfois plus de vers que l'*Augustana*. Et que les *Paraphrases* et *Dodécasyllabes* dépendent parfois de modèles très anciens, avec des restes métriques évidents (et parfois de modèles qui ne sont pas entrés dans la tradition anonyme).

Je dirai plus: quelques fables, qui n'apparaissent que chez Ignace le Diacre, au IX^e siècle, sont probablement anciennes. Il existe aussi un petit nombre de fables anciennes chez Romulus: ses versions de la fable «de l'Hirondelle», de celle «du Cerf», «du Cheval et du Chasseur» et celle de «la Veuve d'Ephèse» surtout, présentent des traits archaïques. Au sujet de la seconde de ces fables, je préciserai que le Cerf y apparaît chez Romulus (comme chez Stésichore, modèle original, et chez Horace), alors que toute la tradition issue de Démétrius met en scène le Sanglier.

Je crois qu'on a conservé à Byzance, jusqu'au IX^e siècle, des manuscrits contenant des versions anciennes, à moitié mises en prose, de diverses collections de fables, et que ces manuscrits sont la source des collections que nous avons citées plus haut. Par la suite, ces manuscrits se perdirent. Telle est la raison pour laquelle les collections

anciennes et les collections byzantines sont essentielles pour la reconstruction.

2. Nous ne disposons pas encore de bonnes éditions des *Fables Anonymes*, des *Paraphrases* et des *Dodécasyllabes*, même si les éditions de E. Chambry et de A. Hausrath représentent un progrès indéniable. Il nous faut être conscient du fait que les collections citées ne sont pas l'œuvre d'un seul auteur: elles ont été constituées par étapes, par adjonction d'éléments nouveaux, par contamination, etc. Il est dès lors artificiel de combiner la version d'une fable donnée par un groupe de manuscrits avec les versions de la même fable données par d'autres manuscrits pour en tirer un texte unique. E. Chambry et A. Hausrath résistent le plus souvent à cette tentation, mais pas toujours! Dans ce genre de littérature, il n'est pas facile de distinguer quand on se trouve en présence d'erreurs de copistes ou d'altérations intentionnelles du texte.

De cela, il résulte que, dans les *F.An.*, on attribue à I (*Augustana*) des fables qui se trouvent uniquement dans le ms. E et à III (*Accursiana*) des fables qui se trouvent uniquement dans le ms. F: c'est une attribution sans fondement, même quand ces manuscrits appartiennent auxdites collections. Un manuscrit peut avoir différents modèles. D'autre part, nous n'avons pas d'édition, par exemple, des collections appelées Ia ou Ib; les éditeurs fondent leur texte artificiellement avec celui de I. Nous n'avons pas non plus d'édition de IIIId, qui est parfois fondue avec II (*Vindobonensis*), parfois avec III, etc. Il résulte de cela que souvent, pour étudier le texte d'une fable dans ses différentes versions, nous devons recourir aux apparats critiques. Mais ces apparats sont incomplets (même celui de Chambry!).

3. Cela nous mène à une troisième constatation: les collections de fables ne doivent pas être considérées comme

des blocs cohérents, pas même quand elles sont l'œuvre d'un seul auteur, comme Phèdre ou Avianus. Il arrive que l'auteur utilise des fables différentes et qu'il les contamine. C'est le cas de la fable «le Geai et les Oiseaux» chez Phèdre (I 3), contamination de H. 85 et de H. 103; il arrive aussi qu'il utilise des sources différentes, selon les fables, ou qu'il fasse dériver une nouvelle fable d'une fable ancienne. En voici un exemple entre mille: «Le Vieux Lion» de Phèdre I 21 dérive du vieux Lion de H. 147, mais le sens est différent: c'est la ruade de l'âne qui lui fait le plus mal.

Ce n'est pas tout. Les collections traditionnelles et anonymes, à la différence de celles qui ont un auteur, ne contiennent pas de fables dérivées ou de nouvelles fables mais, à un moment donné ou à plusieurs reprises, elles ont recouru à diverses sources; et comme ces sources donnent parfois des versions différentes d'une même fable, il peut même arriver que, par inadvertance, le rédacteur insère des redites. C'est le cas, on le sait, de l'*Augustana*.

En définitive, les rapports entre les collections sont complexes, comme sont complexes et nombreuses leurs sources. Il est difficile de tirer des conclusions générales car, ce qui est vrai pour les rapports entre les deux versions d'une fable dans deux collections, peut ne pas l'être pour les rapports entre les deux versions d'une autre fable. Ainsi, s'il est le plus souvent certain que l'*Augustana* et Phèdre suivent une version et Babrius, une autre, cela n'est pas toujours le cas: le tableau change dans quelques fables (à cause de cette multiplicité de modèles, sans doute), sans compter les fables qui provenaient, je pense, d'un modèle unique, et qui sont, de ce fait, très proches dans les diverses collections.

Pour ce qui est des thèmes, de la typologie et même de la place des versions à l'intérieur du *stemma* de chaque fable, on constate, au moins dans l'état actuel de nos travaux, que toutes les collections sont mixtes, mais qu'elles le sont à des degrés divers et avec des caractéristiques différentes.

III

De ce qui précède, on peut, à mon avis, tirer un principe méthodologique. Avant de tenter d'établir un *stemma* qui rende visibles les rapports entre les collections conservées et les collections perdues, il faut établir des *stemmata* pour chacune des fables, en prenant en considération toutes les versions connues. Le modèle original et les versions qui dérivent doivent être étudiés à partir des restes métriques, de leurs structures et de leur contenu. Cela permet d'arriver à des conclusions sur la façon dont chaque collection procède à l'égard des fables qu'elle contient. A partir de ces conclusions, on peut porter des jugements d'ensemble sur les collections, sur leur généalogie, sur leur degré d'originalité, sur leurs tendances littéraires et idéologiques, etc.

Dans le cadre de cet exposé, force m'est bien de me borner à examiner un nombre limité de *stemmata* typiques, et à me contenter d'une documentation réduite.

Les données sur lesquelles on travaille sont d'ordres différents. Il y a, en premier lieu, les restes métriques: s'ils sont communs à diverses versions d'une même fable, ils révèlent un modèle métrique commun. Les possibilités sont très variées: toute la tradition d'une fable peut présupposer un ultime et unique modèle métrique, ou deux ou plus. Mais il faut aussi compter avec les stades intermédiaires par lesquels la fable a passé au cours de son évolution, qu'elle ait été accrue ou réduite. Son argument, en effet, ou les animaux et personnages ont parfois été modifiés, sa structure, transformée, ce qui a pu entraîner un remodelage du vers original. Le vers remodelé est, évidemment, un vers secondaire par rapport au vers original. Il peut toutefois arriver que le vers secondaire soit tout à fait nouveau et ne conserve plus le moindre reste du vers primaire, ou bien que plusieurs versions aient en commun des éléments irré-

médiatement prosaïques: si ces versions ne dérivent pas les unes des autres, c'est qu'elles dépendent de stades intermédiaires à demi écrits en prose. A ces diverses possibilités, il convient d'ajouter les contaminations et beaucoup d'autres avatars.

Il n'est pas toujours possible d'établir un *stemma* complet. Il y a notamment difficulté pour les fables connues dans une langue de traduction (le latin ou le syriaque) et pour celles qui sont transcrites dans des mètres tout à fait nouveaux (distiques, choliambes de Babrius, dodécasyllabes politiques byzantins). Toutefois, en combinant les restes métriques avec les coïncidences ou les différences phraséologiques et les données structurales ou de contenu, on peut mener à bien un travail suffisant en termes généraux, encore qu'il ne soit pas toujours possible de reconstruire les maillons perdus. Par exemple: si Babrius introduit (comme il le fait fréquemment) de grandes innovations d'exposition, il est très difficile de dire si elles lui sont propres ou s'il les tire d'une source intermédiaire (à moins que ces innovations se retrouvent dans une autre version, ce qui est parfois le cas).

La division fondamentale est la suivante: il y a des fables qui dérivent d'une seul modèle primaire et il y en a d'autres qui dérivent de deux ou de plusieurs modèles. Etudions-les séparément.

1. *Fables dérivées d'un modèle primaire unique.*

Si notre connaissance de la tradition était plus complète qu'elle ne l'est, nous constaterions probablement que là où nous ne connaissons qu'un modèle primaire, il y en a eu en réalité deux, voire plusieurs. Le hasard veut que nous ayons pour H. 32 («l'Assassin»), à côté d'un modèle métrique qu'on devine dans *F.An.* I et II, un autre modèle qu'on distingue clairement dans la version de *PGrenf.* gr. II 84.

Notre documentation peut s'augmenter à tout moment. Ainsi, nous connaissons uniquement «la Chienne qui mit bas» de Phèdre I 19 et de Justin XLIII 4,3 à travers des versions latines; maintenant, grâce à *PColon.* 64, nous connaissons aussi une version grecque avec des restes métriques.

Le modèle primaire ne peut parfois être repéré que dans une version grecque conservée (à laquelle il arrive que s'ajoute une version en langue de traduction). En voici trois exemples: l'un de *F.An.* I (*Augustana*), l'autre d'Aphthonios, le dernier de Plutarque (et de Phèdre).

H. 209, «les Colombes des champs et les Colombes domestiques»:

ὄρνιθοθήρας ἡμέρων περιστερῶν (suppression)
 προσέδησε τὰ λίνα· εἶτ' ἀποστάς αὐτός (changement de place et
 suppression)
 ἔκαραδόκει τὸ μέλλον. Ἄγρίων ταύταις (mss. ἀπεκαραδόκει;
 je supprime δὲ)
 ∩—∩—] συλλαμβάνειν ἐπειρᾶτο (je supprime ταύτας)
 τῶν δ' αἰτιωμένων [∩—] τὰς ἡμέρους

 ἡμῖν γ' ἄμεινον δεσπότης φυλάττεσθαι.

Des exemples comme celui-ci sont relativement fréquents. Parfois la fable de *F.An.* est accompagnée d'allusions ou de références non métriques (H. 65 dans le *Gnomologium Vaticanum*; H. 72 dans l'*Anthol.Pal.*; H. 125 dans la *Suda* et Eustathe; H. 150 chez Elie; H. 165 chez Plaute et Térence; H. 189 chez Clément d'Alexandrie).

Aphthonios 28, «Le Serpent et l'Aigle»:

∩—∩—∩] συμπλακέντες ἀλλήλους
 ἐμάχοντο. Καὶ ὁ μὲν δράκων τὸν ἀετὸν (avec une suppression)
 εἶχε [∩∩—∩—∩∩] γεωργὸν δ' ἰδῶν.
 ∩—∩—∩—] τὴν κύλικ' ἐξαιρεῖται (une inversion)

Il est intéressant de rappeler que cette fable vient de Stésichore comme on l'a vu plus haut; or les restes métriques de l'original de Stésichore, que j'ai reconstruits ailleurs⁸, n'ont rien à voir avec ceux-ci. L'auteur ou les auteurs de la collection ou des collections métriques hellénistiques travaillaient sur des modèles mis en prose, dont ils tiraient une version en vers entièrement nouvelle.

Plutarque, *Sept.sap.conv.* 3, 149 C-E, conserve des restes métriques dérivés sans doute du modèle de Phèdre III 3 («Esopé et le Laboureur»). Dans sa fable, Thalès joue le rôle joué plus tard par Esopé. Voici quels sont les restes métriques⁹:

μίασμα καὶ κηλίδα [∪ — ∩ — ∩ ∩
 ∩ —] τίνος δεινοῦ καὶ μεγάλου συμβάντος;
 “ τί δ’ ” εἶπον “ οὐ μέλλω; στάσεως γάρ, ᾧ Θαλῆ,
 καὶ διαφορᾶς [∩ — ∪ — ∩ — ∩ ∩
 ἄφεις ὁ Θαλῆς με καὶ λαβόμενος [— ∩ ∩

Dans d'autres cas, le modèle primaire peut être reconstruit à l'aide du vers complémentaire des versions de *F.An.* ou de *Par.* et *Dod.*: j'ai déjà donné des exemples de l'un et l'autre cas. Je n'insiste donc pas. En revanche, je vais donner un exemple dans lequel un vers complémentaire se trouve d'une part dans les *F.An.* (dans leurs différentes collections) et, d'autre part, dans *Par.* et *Dod.*

Dans H. 134, la combinaison de I, II et III rend presque complètement le vers, sauf pour les lignes initiales, évidemment altérées par la semi-mise en prose. Et voici:

ὁ δ' ἐπιστραφεὶς, ὡς εἶδεν αὐτὸν φεύγοντα (III, une suppression
 et une inversion)

ᾧ οὗτος, εἶπεν, ἴσθι ὡς ὅπου ἂν ἦς (II, I, III)

φυλάξομαί σε. Οὐ γὰρ ἀπ' ἐμοῦ καρδίαν (III, cf. II)

εἴληφας, ἀλλ' ἐμοὶ δέδωκας καρδίαν (III avec inversion,
 cf. II)

⁸ «Neue jambische Fragmente...», *art. cit.* (*supra* n. 3), 173.

⁹ Cf. mon article dans le volume en l'honneur du professeur A. Barigazzi (sous presse).

Or, dans *Dod.*, nous trouvons, presque complets, les deux premiers vers :

Εὐρών κύων μάγειρον ἐν μαγειρείῳ (mss. κύων εὐρών)
 ⊂ — ∪ — ⊂] εἰς τὸ ποιῆσαι ὄψα

Seul manque le vers intermédiaire qui racontait le vol.

Passons à d'autres fables dans lesquelles il y a un vers primaire et un vers secondaire qui en dérive. Le cas le plus favorable est celui où il s'agit d'un vers remodelé qui garde des restes de vers primaire. Ainsi, dans H. 9 «le Renard et le Bouc». Le vers primaire se reconstruit grâce à *F.An.* I, II, III et *Tetr.* II 15 : c'est une ligne d'où procède aussi Phèdre et qui commençait par :

πεσοῦσ' ἀλώπηξ εἰς βαθύκρεμνον φρέαρ.

Or, dans *Par.* et *Dod.*, ainsi que dans une autre version de *Tetr.* (II 31 a) apparaissent des restes d'une seconde rédaction à laquelle se rattache aussi Syntipas. Cette seconde rédaction coïncide en partie avec la première. Ainsi, *Par.* a un vers οὐκ ἂν κατέβης, εἰ μὴ τὴν ἄνοδον ἐσκέψω, dont on retrouve l'écho, plus ou moins altéré, dans *F.An.* ; mais il y a aussi un vers nouveau dont le commencement était :

τράγος πάλαι σφοδρῶς ἐδίψει ἐν θέρει
 ⊂ —] κατῆλθεν εἰς βαθύκρεμνον φρέαρ
 ὕδωρ πιεῖν [

Il arrive qu'on puisse fort bien discerner la cause de ces changements. Ainsi, dans H. 177, «la Mouche», le modèle commençait par un vers que *F.An.* permet de reconstruire en partie :

μυῖ' ἐμπεσοῦσα < τίς ποτ' > εἰς χύτραν κρέως
 βέβρωκα καὶ πέπωκα καὶ λέλουμαι < δὴ >
] οὐδέν μοι μέλει.

La transformation de la mouche en rat (μῦς), qui pourrait bien n'être qu'une simple erreur de transmission, entraînant un masculin ἔμπεσών, ruinait le vers et obligeait à un remodelage. Les restes de ce remodelage se trouvent dans *Par.* et *Dod.*; Babrius en dérive aussi.

Parfois le changement était dû à une modification de l'argument: dans H. 174, «les Rats et les Belettes», on reconstruit en partie une version primaire dans laquelle les rats-généraux portaient des casques ornés de cornes; version dont il reste des vestiges dans *F.An.*, chez le Pseudo-Dosithéos, chez Phèdre et dans les versions syriaques. Or, quelqu'un modifia cela en armant ces rats de longues lances en bois: il le fit en introduisant un nouveau vers qui paraît bien ne plus coïncider avec l'original.

Les cas peuvent se compliquer à l'infini. Je pense par exemple que dans H. 103, «le Geai et les Oiseaux», du vers 1 sortent un vers 2 et un vers 3 (avec des restes du même vers); mais il y a aussi un troisième dérivé (peut-être en vers?) qui est la source de Babrius et de *Tetr.* Ailleurs, il y a dérivation 'en cascade': d'un modèle on tire un autre modèle et de ce second modèle, un troisième. Ainsi, dans les fables très répandues comme H. 114, «la Cigale et la Fourmi» (avec des restes du même vers), H. 136, «le Chien qui portait de la viande» (il y a des modèles 2 et 3, avec des restes du vers de 1); H. 143, «les Grenouilles et les Lièvres» (vers dans 1, prose dans 2, vers dans 3). Je ne peux entrer ici dans une justification détaillée de mes affirmations. Je me limite à indiquer que «le Chien qui portait de la viande» commençait primitivement par un κύων κρέας φέρουσα ποταμὸν διέβαινε; il en reste des traces nettes dans *F.An.* (encore que, dans la version récente, celle qui nous est parvenue, le texte s'altère et dit ἔχουσα). On a un premier résumé qui commence par κύων κρέας ἀρπάσας (amétrique chez le Pseudo-Dosithéos et dans les versions syriaques); de

ce résumé dérive une seconde version qui a même début, mais qui fait s'en aller le chien «le long de la rivière».

Vers nouveau ou remodelé, prose avec des restes de vers, prose nouvelle presque sans aucun vers, tout cela apparaît, selon les cas, dans ces versions intermédiaires. Naturellement, les versions métriques doivent être considérées comme plus anciennes, hellénistiques.

2. *Fables dérivées de deux modèles métriques primaires.*

J'attire tout d'abord l'attention sur les restes métriques dans les fables conservées par le *PRyl.* 493. Bien que j'aie déjà parlé d'elles à plusieurs reprises, il me semble que — surmontant certaines de mes hésitations précédentes — le moment soit venu pour moi de dire ce qui suit: nous nous trouvons en présence d'une collection qui dépend d'un vers différent de celui qui nous a été conservé par le reste de la tradition. Je me limite à un seul exemple, celui de la fable cynique H. 113, «Hercule et Pluton».

a) Vers obtenu de *F.An.*:

⏟ — ∪ — ⏟ — ∪ ∪] ἐπυνθάνετ' αὐτοῦ
 τὴν αἰτίαν δι' ἣν [∪ — ⏟ — ⏟ ∪
 ὁ δ' εἶπεν· ἄλλ' ἔγωγε [∪ ∪] διὰ τοῦτ' αὐτόν
 ⏟ — ∪ —] παρ' ὄν καιρὸν ἐν ἀνθρώποις ἦν (mss. ἡμην)

b) Id. du *PRyl.* (vv. 76-94):

ὁ Ζεὺς τὸν Ἡρακλῆ [∪] εἰς θεοὺς ἄξων
 ἐπίονθ' ἕκαστον τῶν θεῶν ὑπερβολῆ
 ἠσπάζεθ' Ἡρακλῆς [∪ — ⏟ — — ⏟
] ἄφνω κύψας
 ⏟ — ∪] οὐ προσηγόρευσε τὸν Πλοῦτον
 ἔγωγε τοῦτον ἐπίσταμαι [⏟ — ∪ ∪
 ⏟ — ∪ —] νῦν τῷ λόγῳ παροξύνη

Eh bien, ce qu'on découvre en comparant ces deux lignes de tradition, on le voit parfois en comparant les

différentes branches de la ligne principale. Fréquemment, deux groupes de versions présentent des restes métriques incompatibles. Ainsi, par exemple, dans les fables H. 6, «les Chèvres et le Chevrier»; H. 12, «le Renard et la Panthère»; H. 31, «l'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses»; H. 35, «l'Homme et le Satyre»; H. 141, «le Noyer»; H. 230, «l'Enfant qui se baignait». Dans ces cas, un vers a abouti à la tradition attestée par *F.An.*, l'autre à la tradition attestée par *Par.*, *Dod.* et Babrius. Je donne deux exemples:

H. 12, «le Renard et la Panthère»:

F.An.:

πάρδαλις τε κάλωπηξ περι κάλλους ἤριζον (mss. ἂ. καὶ π.)
 ⊔ — ⊔ — ⊔ — ⊔ ⊔] ἀλώπηξ εἶπεν (une suppression;
 je suis II)

καὶ πόσον ἐγὼ σοῦ καλλίων [⊔ — ⊔ ⊔
 ⊔ — ⊔ —] τὴν δὲ ψυχὴν πεποίκιλμαι,

Par.:

Στικτὴ ποτε πάρδαλις φορεῖν ἐκαυχᾶτο (une inversion)
 ζῶων ἀπάντων ποικιλωτέραν δέρριν (une inversion)
 πρὸς ἣν ἀλώπηξ εἶπε· σῆς δορᾶς ἐγὼ (mss. ἐγὼ σοῦ τῆς
 δορᾶς)
 ⊔ — ⊔ —] ποικιλωτέραν γνώμην ἔχω.

H. 230, «l'Enfant qui se baignait»:

F.An. I:

παῖς < τίς > ποτ' ἐν τινι ποταμῷ ἐλούετο (mss. λουόμενος ἐν τινι
 ποταμῷ)
 κάκινδύνευσεν ἀποπνιγῆναι, ὡς δ' εἶδε (mss. ἰδὼν-δέ)
 ὁδοιπόρον τιν', τοῦτον ἐπὶ βοήθειαν (mss. τινὰ ὁδοιπόρον)
 ἐκάλει [⊔ — ⊔ — ⊔ —] ὡς τολμηρῷ.
 Τὸ δὲ μεριάκιον πρὸς αὐτὸν εἶπεν· ἀλλὰ σύ (mss. εἶπεν πρὸς
 αὐτόν)
 νῦν μοι βοήθει, ὕστερον δέ μοι μέμφου. (voir les mss.)

Parfois, la tradition s'est définitivement scindée en deux et les deux versions métriques forment, à proprement parler, deux fables différentes. Par exemple, dans le cas déjà cité des deux dérivations de la scolie du «Serpent et du Crabe» (H. 211 et Chambry 152). Dans *F.An.*, on introduit la variation suivante: la fable ne se termine pas par les paroles adressées par le Crabe au Serpent (il l'accuse lui, le Crabe, de ne pas marcher droit!), mais par la mort du Serpent, qui s'étire, ce qui provoque la raillerie du Crabe. Or, dans une seconde version, celle de *Par.*, *Tetr.* et Avianus, les personnages sont la Mère-Crabe et son fils: la mère demande à son fils de faire ce dont elle n'est pas capable. Les deux versions ont un mètre différent:

Vers. 1:

ἀεὶ ὑπουλος [— ∪] καὶ πονηρὸς ἦν
ἐκεῖνος οὐκ ἐπείθετο [
ὃ οὗτος, ἀλλ' οὐ νῦν σ' ἐχρῆν ἀπλοῦν εἶναι.

Vers. 2:

ὦ παῖ, τί δὲ λοξὴν <σύ γε> βαδίζεις ὁδὸν
ὀρθὴν ἰέναι προσῆκον; ἡ μήτηρ εἶπε.
Ὁ δὲ πρὸς αὐτήν· τῆς ὁδοῦ ἡγοῦ, μήτερ,

De même, les deux fables «des Grenouilles» dans H. 43 et H. 70 sont des mises en prose de deux fables métriques différentes, qui pourraient toutefois avoir l'une et l'autre une même origine, mais lointaine. Et il y a bien d'autres cas.

Naturellement, là où il existe deux modèles métriques primaires, toutes les complications imaginables peuvent se produire: une dérivation d'une version secondaire (en vers ou mise en prose) à partir de l'un ou de l'autre, des contaminations, etc.

3. *Fables dérivées de trois modèles métriques ou plus.*

Ce cas est très rare, à ce que j'ai constaté: j'ai même peine à recenser plus de cinq fables qui puissent s'interpréter ainsi. Comme j'ai publié deux articles¹⁰ sur l'une d'elles, la fable de «l'Hirondelle et des Oiseaux» (H. 39), cela m'évite d'entrer dans des détails compliqués. Cette fable, concrètement, présente trois versions métriques primaires et une quatrième, primaire aussi, mais dont nous ignorons si elle était ou non métrique; chacune de ces versions produit une série complexe de dérivés. A part celle-ci, les fables les plus complexes sont H. 132 (la fable d'origine égyptienne «du Ventre et des Pieds»); et H. 51 (la fable «du Laboureur et du Serpent»). Je trouve quatre dérivations, dont trois sont la source du *Pañcatantra* indien, des fables syriaques et de Phèdre (chez Romulus): il est clair qu'elles ne nous ont pas laissé de restes métriques. Mais on en trouve dans la quatrième, celle qui nous a été transmise par les *Fables Anonymes*. Pour qu'on se représente la complexité des choses, je fais remarquer que, dans les trois collections, il y a, d'une part, des traces d'un vers commun, tel le commencement conservé par II (ὄφις γεωργοῦ παῖδα δήξας ἐν ποδί) et modifié par les autres collections, mais il y a aussi des vers nouveaux, remodelés, qui s'adaptent aux variantes thématiques des différentes versions.

IV

Avant d'essayer de faire un schéma approximatif des collections de fables d'époque hellénistique et romaine qui

¹⁰ «La fábula de la golondrina de Grecia a la India y la Edad Media», in *Emerita* 48 (1980), 185-208, et «Más sobre la fábula de la golondrina», in *Emerita* 50 (1982), 75-80.

servirent de modèle aux collections conservées, je vais présenter quelques idées sur leur origine: de là je tirerai quelques conclusions sur leurs sources. Je le ferai en me référant à trois collections très différentes, l'une anonyme et les deux autres rédigées par des auteurs connus: l'*Augustana*, Phèdre et Babrius. Malgré leurs différences, les deux premières présentent un point commun: ce sont des collections qui se sont formées progressivement et dont nous pouvons reconstruire, au moins en partie, le processus de formation.

Il y a 236 fables dans l'*Augustana*, y compris quelques fables des collections parallèles Ia et Ib et d'autres, attestées par un seul manuscrit. C'est la collection la plus vaste que nous connaissions. Elle occupe de ce fait une place centrale dans la tradition de la fable ancienne. Il y a longtemps déjà, j'ai démontré que le dernier état de cette collection, celui qui nous est connu, provient du IV^e ou V^e siècle après J.-C.: des particularités de vocabulaire, entre autres, le confirment¹¹. Il n'en est pas moins clair que, beaucoup plus tôt, disons au I^{er} siècle avant J.-C., bon nombre de ses fables avaient déjà un texte très proche de celui que nous leur connaissons, ce que montre, notamment, leur ressemblance avec les fables de Phèdre.

Or, l'*Augustana* ne s'est formée que de façon progressive: les étapes antérieures sont la collection de Démétrius de Phalère, la collection que j'appelle « *Ancienne Augustana* » et celle que j'appelle « *Pré-Augustana* » (lesquelles, à leur tour, connurent divers avatars). En réalité, les collections byzantines, la *Vindobonensis* et l'*Accursiana* ne sont rien d'autre que de nouveaux développements de l'*Augustana*, qui contaminent son texte avec celui de leurs modèles et ajoutent des fables nouvelles empruntées à diverses autres collections.

¹¹ Cf. mes *Estudios sobre el léxico de las fábulas Esópicas* (Salamanca 1948).

Au cours de ce processus, il est arrivé parfois que des 'redites' se sont introduites, venant des différentes branches du *stemma* d'une même fable, présentes dans différentes collections ou sources et parfois avec des vers complémentaires: H. 28 et H. 34; H. 62 et H. 220; H. 71 et H. 239; H. 87 et H. 189, etc.

La collection de Démétrius, dont Diogène Laërce nous dit qu'elle formait un livre, ne devait pas compter plus de cent fables. Dans mon *Historia* I, j'ai traité le problème de la reconstitution de cette collection, ce qu'on peut faire en recourant à un procédé 'négatif', qui rejette les fables qui sont récentes à en juger par leur contenu (habituellement cynique) et par leur structure; mais j'ai dit ailleurs qu'on aurait tort de supposer que la collection de Démétrius a passé tout entière dans l'*Augustana*: des fables qu'on trouve dans la *Vie d'Esopé* et d'autres qui furent plus tard 'repêchées' par l'*Augustana* et par d'autres collections ont dû déjà y faire leur apparition, vu leurs coïncidences (soit littérales, soit d'ordre général) avec la fable d'époque classique. Il paraît vraisemblable que, parmi les fables de l'*Augustana*, celles qui procèdent plus vraisemblablement de Démétrius sont celles qui a) dépendent d'un modèle métrique et b) ont une ample diffusion dans les collections anciennes. Il y en a 92, dont 37 seulement semblent, par leurs caractéristiques, remonter plus ou moins sûrement à l'époque classique. Les autres fables présentent des traits structuraux ou de contenu ou les deux à la fois qui ne semblent pas classiques: ce sont souvent de brèves anecdotes où une situation se dénoue par une action ou par les paroles soit de la victime, soit d'un témoin; elles ont de surcroît fréquemment des personnages humains pour protagonistes. Cela revient à dire qu'on a tiré de la collection de Démétrius une nouvelle collection qu'on a mise en vers en éliminant au moins la moitié des fables qu'elle contenait (il est arrivé que certaines d'entre elles aient été 'repêchées' et insérées dans d'autres collections) et

en introduisant des fables nouvelles. La nouvelle collection, de 100 fables environ (à peu près comme celle de Démétrius), contenait des fables, classiques ou non, avec une version métrique primaire. C'est la collection que j'appelle « *Ancienne Augustana* ». Il faut la dater du III^e siècle avant J.-C.

Les fables de cette collection n'avaient systématiquement ni *promythia*, ni *épimythia*: sur ce point, Phèdre en est un fidèle continuateur: comme on sait, il présente soit un *promythium*, soit un *épimythium*, soit l'un et l'autre, soit ni l'un ni l'autre. Je pense que cette collection est essentiellement la source principale de Phèdre (mais pas la seule, comme on le verra), ce qui peut être une aide supplémentaire au moment de la définir. J'ai déjà dit que Phèdre est témoin d'un texte plus ancien que celui conservé par l'*Augustana*, la collection du IV^e-V^e siècle après J.-C., qui nous est parvenue.

Cette étape dans l'évolution centrale de la fable grecque a été suivie par d'autres. Les fables syriaques (les unes traduites ensuite en grec par Andréopoulos dans ce qu'on appelle le *Syntipas* et d'autres que nous connaissons seulement en syriaque et dans la traduction française de Sœur Bruno Lefèvre¹²) coïncident essentiellement avec l'*Augustana*, mais a) elles ajoutent fréquemment de nouvelles fables, b) elles présentent souvent un texte plus archaïque.

Je pense qu'elles procèdent d'un élargissement de l'« *Ancienne Augustana* » que j'appelle la « *Pré-Augustana* »: plus que d'une collection, il s'agit d'une série de collections plus ou moins proches qui ont déjà systématiquement des *épimythia*. On les a connues à Byzance, où elles se sont conservées jusqu'au IX^e siècle. Comme on l'a vu, les rédacteurs de la *Vindobonensis* et de l'*Accursiana* les ont utilisées.

¹² Une version syriaque des fables d'Esopé (Paris 1941).

Ces collections, non plus en vers mais entièrement ou partiellement mises en prose, sont le modèle de notre *Augustana*. Il suffit de voir, par exemple, que là où, dans H. 58, l'*Accursiana* (*F.An.* III) dit γυνή τις χήρα ὄρνιν εἶχε, les fables syriaques répondent avec un texte comparable: *Synt.* γυνή τις χήρα ὄρνιν ἐκέκτητο; Lefèvre: «Il y avait une femme veuve». Or, il suffit d'ôter le mot γυνή pour retrouver le vers ancien, χήρα τις ὄρνιν εἶχε. La mise en prose est donc antérieure aux fables syriaques et elle a été modifiée par *F.An.* I et II.

Ainsi donc, derrière l'« *Ancienne Augustana* », source de Phèdre, il y a une série de collections proches les unes des autres que nous appelons « *Pré-Augustana* »; elle est la source des versions syriaques; par la suite, elle a été élargie. Les fables présentent, à ce stade, des versions à moitié en prose qui s'échelonnent à partir du I^{er} siècle avant J.-C. L'argument essentiel est le suivant: bon nombre de fables se trouvent seulement dans *F.An.* I (*Augustana*) et dans la version syriaque (peut-être aussi dans *Tetr.*). Parfois, comme je l'ai dit, dans les versions syriaques avec un texte plus archaïque. Il est clair que la collection fut peu suivie par le reste de la tradition, qui dépend soit de l'« *Ancienne Augustana* », soit de dérivés de celle-ci distincts de la « *Pré-Augustana* », et dont il me reste encore à parler.

La collection de fables syriaques nous est parvenue dans un état fragmentaire: elle compte 87 fables, dont quelques-unes sont de toute évidence récentes. Mais si nous tenons compte du fait qu'il n'y a que treize fables ayant un seul modèle primaire qui se trouvent uniquement dans *F.An.* et *Syr.*, qu'il y en a 96 avec les mêmes caractéristiques qui se trouvent seulement dans *F.An.* I, qu'il y en a 2 comportant une seule version primaire et qui se trouvent dans *F.An.* I et *Syr.* et qu'il y en a 28 de ce même type qui se trouvent seulement dans *F.An.* I; si on ajoute encore au corpus de l'« *Ancienne Augustana* » les 15 fables qui se trouvent aussi

dans la collection syriaque (et d'autres qui, vraisemblablement, se sont perdues), il résulte que la « *Pré-Augustana* » représentait un certain développement de l'« *Ancienne Augustana* ». On constate toutefois que le développement ultérieur de cette collection a été bien supérieur : des fables qui se trouvent parfois seulement dans *F.An.* I ou Ia ou Ib, voire dans un manuscrit isolé (et éventuellement dans II ou III) et qui, en définitive, atteignent comme on l'a vu le nombre de 236, dont 15 seulement correspondent à des versions secondaires ou dérivées.

La « *Pré-Augustana* » s'est donc agrandie par étapes, et son texte s'est modifié graduellement pour aboutir à notre *Augustana* des IV^e et V^e siècles après J.-C., dont j'ai indiqué quelques-unes des modifications ; j'ai fait voir aussi que l'*Augustana* a détruit le vers dans une plus ample mesure que la « *Pré-Augustana* ». Or, parmi les ajouts auxquels je me suis référé, tous ne constituent pas de nouvelles fables (en tout cas hellénistiques, puisqu'elles conservent toutes des traces de vers hellénistique). Quelques-unes ont été 'repêchées' chez Démétrius ou dans des textes plus anciens, ce qui est le cas de H. 4 (« le Faucon et le Rossignol ») emprunté à Hésiode ; plusieurs fables d'Archiloque dans H. 83, 85, 94, 245 ; fable « de l'Aigle et de l'Escarbot » (H. 3) de Sémonide ; fable « de l'Astrologue » (H. 40) de Platon, etc.

En réalité, ces développements successifs de la « *Pré-Augustana* » ne furent qu'un précédent pour d'autres développements de la *Vindobonensis*, combinés avec des réductions énergiques, et de l'*Accursiana*. On est arrivé ainsi aux 306 fables de l'édition de Hausrath. Ces ajouts sont très variés, et ils nous éclairent bien sur la façon de travailler de ceux qui remaniaient les collections : les Byzantins ne faisaient que continuer le travail de leurs prédécesseurs.

Il y a certainement des fables byzantines (ce sont parfois des mises en prose de dodécasyllabes politiques : cf. p. ex.

H. 269). Il peut aussi s'agir de fables d'origine hellénistique avec des restes de mètres: certaines fables qui se trouvaient déjà chez Démétrius ont même pu être 'repêchées', car il y en a qui sont dérivées d'Archiloque (H. 285, 287, 294), d'Eschyle (H. 273 et 276), etc. D'autres fables ont laissé leur trace également chez Plutarque, Achille Tatios, dans la *Vie d'Eschyle*, etc. D'autres encore sont entrées, sans doute secondairement, à travers la tradition 'babrienne' dont je dois encore parler: c'est le cas de H. 270, 271, 275, 280, 288 et 289. Ces collections ne se contentaient pas d'ajouter: j'ai déjà dit qu'elles modifiaient le texte, en accentuant la mise en prose, en l'adaptant aux courants linguistiques et littéraires de l'époque, en le contaminant aussi.

Ceci nous permet de comprendre comment Phèdre a procédé: bien qu'auteur unique et individuel d'une collection à caractère littéraire, il présente un trait commun avec l'*Augustana*: ses prologues nous apprennent que les cinq livres de son œuvre ont été publiés l'un après l'autre. Cela nous permet de comprendre ce qu'est la création progressive d'une collection. En l'occurrence, il s'agit d'une collection littéraire, que deux traits caractéristiques distinguent des *F. An.*: a) elle n'introduit pas de redites, b) elle contient des fables originales créées par l'auteur lui-même (sur des modèles anciens il est vrai).

J'ai dit, en termes généraux, que (comme l'avaient déjà vu d'autres chercheurs avant moi) le modèle de Phèdre est proche de l'*Augustana*. J'ai précisé qu'il s'agit d'une collection antérieure à l'*Augustana*, avec un texte plus archaïsant et un moindre nombre de fables. Quelques précisions s'imposent: nous savons que de très nombreuses fables n'ont jamais eu plus d'un modèle métrique primaire et que ces fables n'ont pas produit de *stemma* ramifié avec des versions intermédiaires, antérieures aux textes que nous possédons. En d'autres termes, ces fables ont été accueillies, dans des versions très proches les unes des autres, dans diverses

collections, notamment dans celles qu'ont utilisées Phèdre et Babrius. Il n'y a donc pas de raisons de chercher, pour ces fables, des différences essentielles entre les versions de Phèdre, de l'*Augustana* et de Babrius.

J'en conclus que les collections qui sont la base essentielle des deux fabulistes, et que j'appelle collection I (ou «*Ancienne Augustana*») et collection II, avaient un grand nombre de fables en commun: elles venaient sans doute de Démétrius et de ses successeurs. Or, cette collection I contenait d'autres fables encore. Le résultat d'une étude approfondie, que je me limite à résumer, est le suivant: la collection-modèle essentielle de Phèdre (la I) comportait:

a) des fables déjà citées, de modèle unique;

b) des fables avec deux versions: soit deux versions primaires, soit l'une primaire et l'autre secondaire, dont elle recueillait respectivement la version primaire n° 1 (celle qui n'est pas suivie par la tradition babrienne) et la version primaire unique. D'autre part, cette collection avait des fables que Phèdre et parfois d'autres auteurs (notamment les versions syriaques) conservèrent, mais qui ne figurent pas dans l'*Augustana*.

Et cependant, dans le cas de H. 154, «le Lion, le Renard et l'Ane» (la fable dite du «partage du Lion»), il est absolument certain que Phèdre, comme Babrius, suivent le modèle secondaire, tandis que les *F.An.* suivent le modèle primaire. Donc, dans ce cas au moins, Phèdre suit la collection II, la collection-modèle secondaire, tandis que les *F.An.* suivent la collection-modèle primaire. Donc, dans ce cas au moins, Phèdre suit la collection-modèle de Babrius.

Phèdre avait au moins deux collections sous les yeux; en outre il contaminait les fables d'une même collection: j'en ai déjà donné un exemple. Il utilisait aussi des collections de $\chi\rho\epsilon\iota\alpha$ et d'anecdotes, d'où provient un matériel qui

manque généralement chez les autres fabulistes (on le trouve, parfois, dans diverses sources : j'ai donné un exemple de Plutarque). Enfin, Phèdre faisait dériver et créait de nouvelles fables.

Bien que le classement des fables en cinq livres fait par Phèdre ne nous ait été que partiellement conservé (quelques-unes ont échoué dans l'*Appendix* de Perotti, d'autres ne peuvent être repérées qu'à travers Romulus), on peut essayer de voir si sa façon de travailler s'est modifiée, ou non, au cours du temps. Je me limite, ici encore, à résumer des travaux plus vastes qui sont encore inédits. Parmi les fables communes à Phèdre et à d'autres sources, les plus fréquentes sont, de beaucoup, celles qui sont communes à Phèdre et à l'*Augustana* (27 à 13). Or, si nous opposons à l'ensemble de ces fables celles qui n'ont pas leur source dans la tradition fabulistique (fables dérivées ou fables nouvelles de Phèdre), il en résulte que, dans le livre I, le premier groupe l'emporte sur le second (18 à 13); dans le livre III (je laisse de côté le livre II, très bref), le second groupe l'emporte sur le premier (17 à 2); dans le livre IV, les deux groupes s'équilibrent (11 à 13) et, dans le livre V, le second groupe domine à nouveau (9 à 1). Phèdre innove donc, par rapport à la tradition, dans 50% des cas, alors que l'*Augustana* se limite à recueillir le matériel traditionnel. Dès le 1^{er} livre, Phèdre connaît les différents procédés d'innovation; plus tard, il les utilise plus largement; puis il oscille après dans un sens ou dans l'autre.

Passons à Babrius. On ne peut pas reconstituer l'évolution chronologique de ses fables. On peut, en revanche, se faire une idée de ses sources et de son degré d'originalité. En analysant les 143 fables de l'édition de Perry, qui proviennent pour la plupart (mais pas toutes) du manuscrit de l'Athos, on constate que l'originalité de Babrius, mesurée en pourcentage de fables sans modèle direct dans nos sources, est inférieure à celle de Phèdre, mais néanmoins

appréciable: à peu près 25 %. Sur les sources de Babrius, j'ai déjà dit l'essentiel. Il suit une collection (que nous appelons II) qui comporte des fables soit identiques à celles de la collection I, soit différentes: une seconde version primaire ou secondaire par rapport à la primaire. Or il y a des exceptions: dans H. 294, «le Loup et le Chien», Phèdre et Babrius suivent une version primaire et le ms. F (des *F.An.*), une version secondaire, et dans H. 143, «les Lièvres et les Grenouilles», Babrius et les *F.An.* III suivent un modèle primaire tandis que Phèdre et les *F.An.* I dérivent du modèle secondaire. On en peut déduire que Babrius a au moins une deuxième source à côté de la source principale.

Ce n'est pas tout. Puisque nous pouvons reconstruire en partie les modèles, nous pouvons aussi voir dans quelle mesure Babrius les a modifiés. Cela nous réserve une surprise: Babrius tend en effet à maintenir ou à développer les modèles modérément étendus et à développer les modèles de dimensions plus restreintes: même des modèles secondaires qui représentent la réduction d'un modèle primaire sont, à nouveau, développés par lui, dans le dessein de donner plus de vie, plus de mouvement dramatique, parfois du pittoresque aux descriptions.

Mais il y a de notables exceptions. Il arrive aussi à Babrius de réduire ses modèles et d'en faire dériver des fables sèches de 4 vers ou à peine plus. Dans mes travaux précédents, j'avais déjà manifesté des doutes sur l'unité de la collection de Babrius: comme on sait, l'*Athous* présente ses 123 fables par ordre alphabétique (on a perdu la fin, à partir de la lettre O). Mais cet ordre est secondaire: au point que le prologue à l'ancien second livre du poète, qui commence par $\mu\theta\theta\omicron\varsigma$, est placé à la lettre M, comme s'il s'agissait d'une fable. Cet ordre alphabétique, postérieur à Babrius, n'est pas le seul qui ait existé: il subsiste un reste d'autres ordres alphabétiques dans les fables choliambiques

des mss. *G* et *Mb*, ainsi que dans la *Paraphrase Bodléienne*, qui dérive des fables choliambiques, de Babrius et d'autres auteurs. De plus, il y a des témoignages de deux versions choliambiques d'une même fable, ce qui montre que, comme certains auteurs byzantins, les auteurs modernes sont tombés dans un piège: ils ont attribué trop rapidement à Babrius toutes les fables en choliambes, et cela bien que Babrius lui-même se plaigne dans son second prologue des imitateurs qu'il a eus. Mais ce qui est vraisemblable, c'est que diverses fables choliambiques, parfois deux sur le même thème (cf. les deux versions de H. 147 dans les *T. Assend.* et chez Babrius; on trouve fréquemment dans *Par.* et *Dod.* deux versions différentes d'une seule et même fable), ont été rangées par ordre alphabétique après coup, de façons diverses, indépendamment de leur auteur.

Les sources des fables choliambiques, aussi bien des fables restées intactes (dans l'*Athous*, *G* et *Mb*, dans les *Tablettes d'Assendelft*, chez le Pseudo-Dosithéos) que des fables paraphrasées, sont essentiellement les mêmes: de la collection II, dont je suis en train de parler, et que j'appellerai d'une façon générale 'collection babrienne', dérivent, en général, les fables choliambiques, dont proviennent *Par.*, *Dod.* et d'autres collections. Les fables qu'on attribue à Babrius traitent leurs modèles de façons très différentes. Je pense que si, d'un côté, les fables brèves de 4 vers sont un type ancien qui a laissé aussi des traces dans l'*Augustana* et chez Phèdre, il y a eu un poète choliambique qui a cultivé ce même type (comme plus tard Ignace le Diacre), tandis que Babrius a agi en sens inverse. En résumé, mon hypothèse est la suivante: en plus de celles de Babrius lui-même, l'*Athous* et les autres sources de fables choliambiques contiennent des fables du Pseudo-Babrius, son imitateur.

V

Après cela, même en laissant de côté l'examen d'autres collections conservées, nous pouvons essayer de nous faire une idée de l'éventail des collections de fables non conservées de l'époque hellénistique et romaine.

Cet éventail était, de toute évidence, très complexe. Nous avons vu qu'il y avait parfois plusieurs modèles (en vers ou en prose) pour une même fable; qu'il y avait des réductions, des développements, des modifications de thèmes, au point qu'on a le sentiment d'être en présence de fables nouvelles. Les collections étaient donc des amalgames de fables diverses qui, parfois, s'accroissaient avec le temps. Elles pouvaient accueillir, en recourant à des sources diverses, des fables de *stemmata*, de dimensions et de thème différents; pour autant que nous puissions en juger, toutes les collections étaient mixtes. Même celle de Démétrius, qui n'était qu'une anthologie de fables très différentes les unes des autres, apparues dans la littérature d'Hésiode aux Socratiques. De ce qui précède, nous pouvons inférer que les collections perdues se sont constituées de manière analogue.

D'autre part, un fait important doit être mis en évidence: les fables que nous avons appelées *Fables Anonymes*, après leurs derniers développements à l'époque byzantine, sont arrivées à un total de 306. Or, mon fichier de fables anciennes non représentées dans les *Anonymes* donne un total de 312: ce sont des fables qui apparaissent dans les autres collections ou hors collection, comme fables-exemples. Il faudrait en ajouter encore quelques-unes, d'origine ancienne, recueillies par la collection de Romulus. En définitive, à part les 236 fables de l'*Augustana*, au maximum de leur développement dans l'Antiquité, les collections anciennes recueillaient 400 autres fables. Ceci est suffisant pour se faire une idée de la richesse du genre, attestée aussi par le

fait que nous trouvons régulièrement dans les papyrus des fables nouvelles ou des versions nouvelles de fables déjà connues.

La collection de Démétrius a dû susciter, dès le III^e siècle, une prolifération de collections de fables choliambiques: sinon, on ne s'expliquerait pas l'existence de deux modèles métriques primaires, voire plus dans de nombreux cas. D'autre part, ces collections ne contenaient pas seulement des fables traditionnelles dans diverses versions métriques (ou dans la même, recueillie par certaines collections seulement): elles contenaient aussi des fables nouvelles, de type cynique, qui pouvaient différer d'une collection à l'autre et qui n'avaient par conséquent pas plus d'un seul modèle métrique primaire. Ces collections devaient être brèves, comme celle de Démétrius; de la grosseur d'un livre au maximum, c'est-à-dire environ 100 fables. Mais toutes ces collections n'eurent pas la même diffusion.

Nous pouvons en repérer tant bien que mal quatre: la collection I ou « *Ancienne Augustana* », la II ou « *Collection babrienne* », celle du *P. Rylands* et celle qui sert de source à la *Vie d'Esopé*.

J'ai déjà parlé de la collection I ou « *Ancienne Augustana* ». Il faut l'imaginer comme un dérivé, entre autres, de la collection de Démétrius de Phalère: elle comportait un mélange de fables empruntées à Démétrius, de fables ajoutées d'origines diverses et de fables simplement inventées. Fables primaires en tout cas. D'autre part, il est difficile d'isoler cette collection de ses développements successifs dans la « *Pré-Augustana* » pour aboutir à l'*Augustana*. A l'époque hellénistique, l'« *Ancienne Augustana* » et les phases primitives de la « *Pré-Augustana* » devaient coexister, à moins qu'on n'admette que toutes les fables ajoutées par la « *Pré-Augustana* » qui ont des vers hellénistiques se trouvaient à cette époque-là dans des collections diverses perdues par la suite. C'est assurément le cas de beaucoup

d'entre elles. Toutes les fables ajoutées à la « *Pré-Augustana* » (ou, tout au moins, quelques-unes d'entre elles) ont-elles été composées pour y être insérées? Nous l'ignorons. On peut en revanche affirmer que Phèdre utilise une phase très ancienne, celle que j'ai appelée « *Ancienne Augustana* », mais dans une version déjà mise en prose.

A côté de cette collection, il en existait une autre que j'ai appelée collection II ou « *Collection babrienne* »: c'est elle qui fournit à Babrius la plupart de ses fables à modèle ancien. Cette collection coïncide en grande partie avec la précédente: elle dérive aussi de Démétrius et d'autres sources communes comportant des fables identiques, en versions primaires. Mais pour accroître ce noyau commun, la collection II a pris différents matériaux parmi ceux qui proliféraient dans diverses collections mineures; elle a pris aussi d'autres versions primaires des mêmes fables recueillies par la collection I, ou bien des versions secondaires de ces fables, et aussi, naturellement, des fables qui n'ont rien à voir avec la collection I.

Si j'appelle cette collection « *babrienne* », ce n'est pas pour proposer une généalogie qui nous mène à Babrius et de Babrius à une autre série de collections, surtout byzantines. J'ai déjà dit que, fréquemment, les fables apparentées à celles de Babrius dans les *Paraphrases* et *Dodécasyllabes*, chez le Pseudo-Dosithéos, dans les *Tablettes d'Assendelft*, chez Avianus, chez Ignace le Diacre et dans la tradition indirecte ne dépendent pas de Babrius, qui, lui, dérive, entre autres, du modèle commun dans la collection II. Certes, *Par.* et *Dod.* ont parfois aussi tiré leurs fables de Babrius, ou tout au moins, ils les ont contaminées avec celles de ce poète. Il n'en est pas moins vrai que toute cette tradition fait bloc contre celle des *F.An.*, de Phèdre et des fables syriaques; je parle de 'tradition babrienne' au sens large du mot. Il arrive souvent qu'une fable, présente dans une partie de cette tradition (et absente de celle de la

collection I ou représentée là par une version différente), manque chez Babrius; il n'y a rien d'étrange à cela car Babrius semble avoir fait une sélection, encore que nous ne puissions l'affirmer catégoriquement, dès lors que nous ne conservons pas au complet son recueil, et que des fables qui ne sont pas de lui y ont été ajoutées.

Il s'agissait, dans ce cas aussi, d'une collection hellénistique qui se transmet, par la suite, dans diverses rédactions en prose. Comme I, II est une collection mixte qui ajoute à un noyau commun provenant de Démétrius des fables hellénistiques en vers, vraisemblablement de sources différentes; quelques-unes, à mon avis, peuvent avoir été créées par le rédacteur lui-même. La différence avec I, c'est que le matériel qu'elle rassemble est moins uniforme. En tout cas, qu'il s'agisse de créations des auteurs des collections I et II ou d'autres, ce qui est hors de doute, c'est que, après Démétrius, qui se borna à recueillir et à adapter des fables existantes (j'ai décrit ailleurs comment), il y eut une époque où, pour satisfaire les besoins de propagande de leur école, les cyniques firent dériver ou créèrent d'autres fables. Les collections I et II recueillirent une partie de ce matériel: plus tard, une autre partie entra dans ces collections augmentées et chez différents fabulistes comme Avianus, Aphthonios, etc.

A la différence de ces deux collections, celle que nous conservons, bien que très partiellement, dans le *P. Rylands* 493, présente des traits qui lui sont propres. Ce qui nous est parvenu est un papyrus du I^{er} siècle après J.-C., avec un texte à moitié en prose, de fables primitivement rédigées dans un vers primaire propre, de type hellénistique. Cette tradition se perdit pratiquement: sauf dans le cas des versions de la fable «de l'Hirondelle» chez Dion Chrysostome (qui ont des liens de parenté avec celle du papyrus), quand une fable comme celles du *PRyl.* apparaît ailleurs, c'est dans des versions étrangères à la sienne. D'autre part, quant au

contenu de la collection, les quatre fables conservées se retrouvent dans l'*Augustana* («le Sanglier, le Cheval et le Chasseur» seulement dans le ms. E), selon moi, dans des versions primaires différentes. Au moins, la fable «du Sanglier» vient de Démétrius: comme dans toute la tradition dérivée de lui, cet animal a remplacé le Cerf de la version de Stésichore. Ainsi, dans la mesure où nous pouvons en juger, l'auteur de la collection a fait des versions poétiques propres de fables de Démétrius et de plusieurs autres tirées des mêmes sources que celles utilisées par la collection I, c'est-à-dire, de sources en prose.

Ajoutons que si, à ce que je crois, la version originale la plus ancienne de la *Vie d'Esopé* remonte à l'époque hellénistique, nous sommes en présence de restes d'une autre collection métrique de la même époque. Quelques-unes de ces fables sont anciennes, elles sont représentées à l'époque classique (celle de «la Souris et la Grenouille», celle de «Dionysos et la vigne», celle de «l'Aigle et l'Escarbot», celle du «Chasseur de sauterelles»): je pense qu'elles arrivèrent à la *Vie* à travers Démétrius; parfois elles passèrent aussi à la collection I. Mais il y a d'autres fables non classiques, souvent de type cynique. Les unes et les autres apparaissent avec un vers primaire: sinon, avec un autre vers indépendant (souvent conservé aussi dans le supplément de fables ajouté par l'*Accursiana* ou par le ms. F). Evidemment, la collection intégra des fables de la collection I et en ajouta d'autres provenant de sources diverses. Et elle se conservait à l'époque byzantine: contrairement à ce qu'on a affirmé, les versions de l'*Accursiana* ne dérivent pas de la *Vie d'Esopé*, mais d'une source commune plus ancienne.

Bien sûr, ce qui est dit est insuffisant pour expliquer l'éventail de collections qui ont dû exister à l'époque hellénistique, collections qui sont toutes mixtes et qui s'empruntent leur matériel les unes aux autres. Je répète que

nous connaissons environ 400 des fables qui ne figurent pas dans l'*Augustana* et qui remontent pour la plupart à l'époque hellénistique. Mais ce que nous pouvons entrevoir représente déjà, à mon avis, un progrès.

L'éventail devait être également complexe à l'époque romaine. Il n'est plus le même: à côté des collections anonymes ou traditionnelles, simples recueils de fables existantes, et qui manquent souvent d'unité ou contiennent des redites, on a des poètes créateurs de nouvelles fables, tels que Phèdre, Babrius, Avianus.

Notre propos consiste à nous faire une idée des collections traditionnelles anonymes qui sont la source non seulement de Phèdre, mais des autres auteurs et des collections byzantines. Nous avons:

I) La collection I ou « *Ancienne Augustana* », se transformant, comme nous le savons, en « *Pré-Augustana* » dans ses différentes étapes, pour aboutir à l'*Augustana* de la fin de l'Antiquité. C'est l'axe central de transmission des fables, mais il convient de faire plusieurs mises en garde.

La première, c'est qu'il ne faut pas s'imaginer la « *Pré-Augustana* » comme un texte bien fixé: c'est un ensemble de collections plus ou moins proches: rappelons les sous-collections Ia et Ib, le texte différent (et parfois archaïque, avec des restes de vers) de certains manuscrits ou groupes de manuscrits pour certaines fables, la présence de quelques-unes des fables recueillies par Hausrath dans certains manuscrits seulement.

Seconde mise en garde: à partir d'un moment donné, postérieur à l'utilisation de la « *Pré-Augustana* » par le rédacteur des fables qui furent ensuite traduites en syriaque, cette collection tombe en désuétude: elle a été très peu utilisée par les auteurs de collections de fables d'époque romaine. J'ai déjà expliqué qu'un très grand nombre de fables des *F.An.* ne se trouvent nulle part ailleurs.

Troisième et dernière mise en garde: la «*Pré-Augustana*» était connue à Byzance, au IX^e siècle, par différents manuscrits et recensions. Son vers fut ajouté par la *Vindobonensis* et par l'*Accursiana* à celui que nous a conservé l'*Augustana*, comme je l'ai déjà dit: il se conserve parfois beaucoup mieux dans Ib. D'autre part, même Ignace le Diacre a connu ce modèle au IX^e siècle.

II) Nous pouvons suivre difficilement le processus d'élargissement de la collection II. Au moment où Babrius l'utilisa comme modèle, peut-être vers l'an 100 après J.-C., elle est pour nous un bloc compact dont nous ne pouvons pas reconstituer l'histoire. Nous ne pouvons pas même dire si, à ce moment-là, n'y figuraient pas encore une partie des fables qui ont été trouvées ensuite dans la collection par des auteurs tels que le Pseudo-Dosithéos, Avianus, les auteurs des *Paraphrases* et des *Dodécasyllabes*, celui du Supplément de l'*Accursiana*, Ignace. Le plus vraisemblable, c'est qu'il faille dans ce cas aussi envisager des accroissements successifs; mais nous ne pouvons pas le démontrer. En tout cas, il est bien clair que la collection II fut une collection très populaire à l'époque impériale romaine et à Byzance; ses fables réussirent à s'introduire dans certains manuscrits des *F.An.* Mais, à l'encontre de ce qui arriva pour les *Fables Anonymes*, cette autre collection ne nous a été conservée qu'à travers des mises en vers 'babriens' et des mises en prose de ces mises en vers (et les *Dodécasyllabes* sont des mises en vers, à nouveau, de toutes ces mises en prose).

On dispose toutefois de divers moyens pour se faire une idée de ce qu'était cette collection à l'époque romaine. Dans les *Paraphrases* et les *Dodécasyllabes*, on trouve des éléments en prose communs qui remontent à la collection en question. Avianus dépend, à ses propres dires, d'un texte latin en prose qui provenait évidemment d'un texte grec aussi en prose se rattachant à la tradition qui nous occupe. En

comparant les versions du Pseudo-Dosithéos et les *Tablettes d'Assendelft* de H. 147, «le vieux Lion et le Renard», et H. 155, «le Lion et le Rat», on peut obtenir aussi des éléments en prose communs.

III) Il faudrait ajouter ce que nous appellerons les collections mineures. Certaines coïncidences, surtout entre les versions de certaines fables chez Aphthonios et chez le Pseudo-Dosithéos, parfois aussi chez Libanios, Thémistios, Théophylactos, Julien, le ms. *Brancaccianus*, certains manuscrits des *F. An.* et même parfois Babrius et Avianus me font penser que ces auteurs puisent, entre autres sources, à une petite collection utilisée par les rhéteurs, et qui présente comme caractéristique d'abrégé les fables en éliminant surtout la 'clôture' finale. C'est, je pense, une collection du II^e siècle après J.-C., qui rassemblait des matériaux très mélangés de diverses collections.

Nous pouvons (plus ou moins) suivre la piste d'autres petites collections, telle que celle qui contenait plusieurs fables avec des restes évidents de vers, qu'on retrouve chez Plutarque et chez Phèdre (j'en ai déjà cité une plus haut), et, parfois, dans la *Vie d'Esopé* et chez Achille Tatios; certaines coïncidences entre Plutarque et Elien dépendent aussi d'un modèle commun qui est peut-être le même. Les *Tablettes d'Assendelft* constituent aussi une autre petite collection (encore que nous ignorions si c'est bien l'auteur des *Tablettes* qui l'a créée). En tout cas, cette collection nous éclaire bien sur la façon de travailler de l'époque. Elle relie à un noyau de fables de Babrius une fable ancienne en trimètres iambiques et des fables hellénistiques à moitié en prose d'origines variées. Quelques-unes procèdent de la collection rhétorique abrégée dont j'ai parlé plus haut; pour d'autres, telle la version de H. 147 «le Lion devenu vieux et le Renard» (très différente, à vrai dire, de la version de Babrius), ce n'est pas le cas.

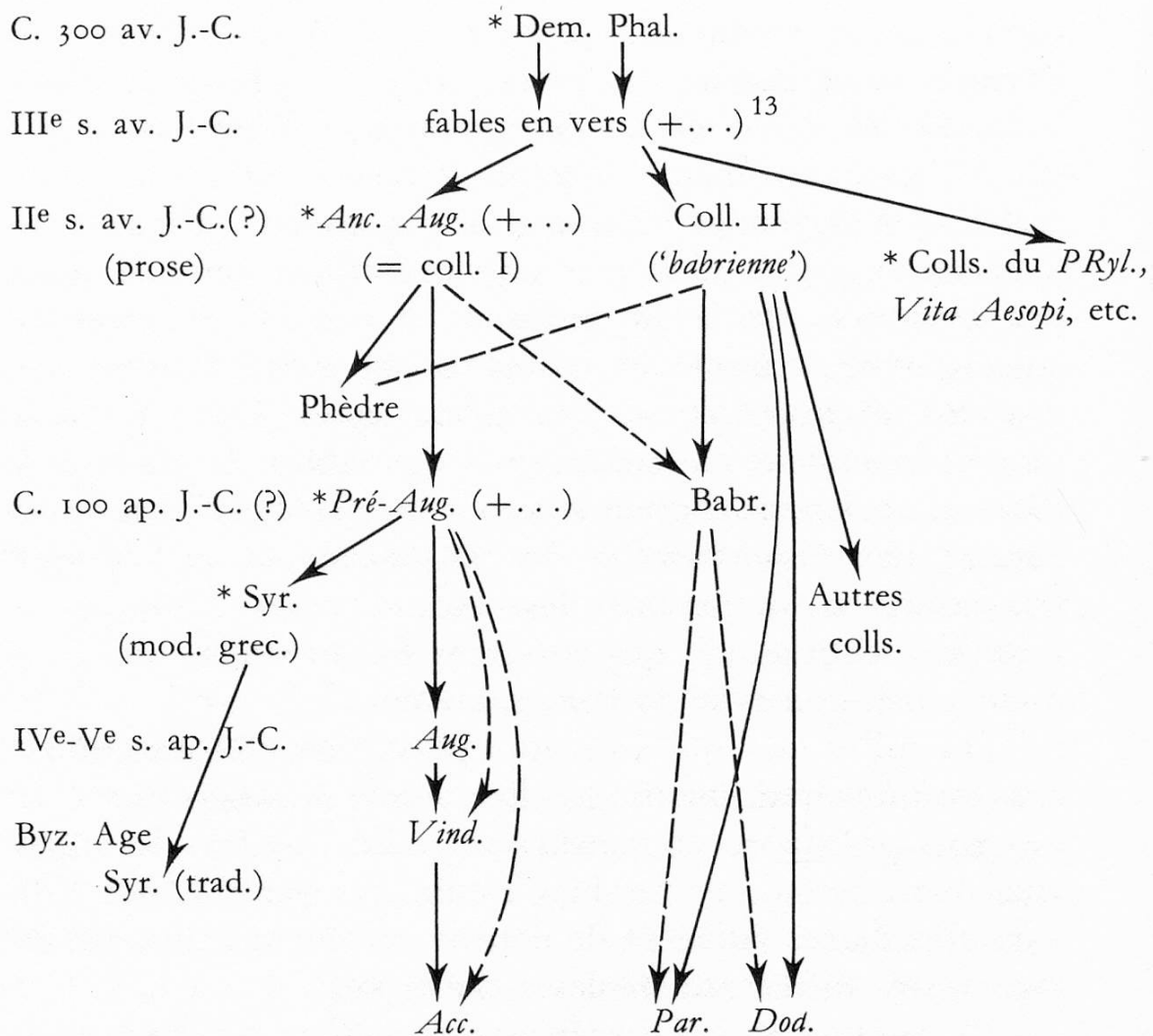
Il faut ajouter les collections latines en prose : le modèle d'Avianus, la traduction latine du Pseudo-Dosithéos, les *Paraphrases* de Phèdre et d'autres qui se sont intégrées dans l'*Aesopus ad Rufum* et, en définitive, chez Romulus.

A l'époque romaine, le procédé consistant à réunir des collections anciennes en une nouvelle collection était toujours en vogue ; parfois avec une unification formelle, mais pas toujours. On avait tendance à utiliser les modèles anciens avec de moins en moins de jugement : l'auteur des *Tablettes d'Assendelft*, au III^e siècle après J.-C., ou son modèle opéraient en mélangeant des fables de Babrius à d'autres anciennes comme le feront plus tard Avianus et les auteurs des *Paraphrases* et des *Dodécasyllabes*. A l'époque byzantine, ce furent alors les traditions des *F.An.* et la tradition 'babrienne', qui entrèrent fréquemment dans les mêmes manuscrits et se contaminèrent.

Les collections qui nous sont parvenues ne sont que les épaves d'un grand naufrage. *Rari nantes in gurgite vasto!* Je ne crois pas qu'on ait perdu un grand nombre de fables anciennes ; ce qu'on a perdu, c'est un très grand nombre de variantes de ces fables et de collections qui réunissaient de façons très différentes fables et variantes.

En résumé et en simplifiant beaucoup, on peut proposer le *stemma* des collections de fables figurant en page 182.

Il nous reste peu de fables intactes (c'est-à-dire non modifiées) de l'époque hellénistique, la véritable époque d'épanouissement de la fable, grâce à la tradition érudite aristotélécienne (représentée par Démétrius de Phalère) et aux cyniques. A part quelques fables de tradition indirecte, il subsiste ce qui, dans notre *Augustana*, doit être considéré comme provenant de l'« *Ancienne Augustana* », qui a été mise en prose, sûrement au I^{er} siècle avant J.-C., et soumise ensuite à des remaniements et à des ajouts successifs. Il subsiste aussi des vestiges insignifiants de versions, également en prose, des collections qui sont à l'origine de celle



du *PRyl.* et de celle de la *Vie d'Esopé*. Nous connaissons en outre un nombre important de fables hellénistiques par les dérivations de l'époque romaine et byzantine: parfois des mises en vers qu'on remet en prose et ainsi de suite presque à l'infini.

Les collections conservées sont d'époque romaine, ou byzantine. Nous conservons l'*Augustana* dans la forme atteinte à la fin de l'Antiquité, mais nous n'avons aucune

¹³ (+...) signifie qu'une collection a ajouté d'autres fables à son modèle; * qu'il s'agit d'une collection transmise directement.

des différentes recensions de la « *Pré-Augustana* », bien qu'elles aient subsisté jusqu'au IX^e siècle, à en juger par les cas de contamination. Nous n'avons pas non plus la collection II, qui parvint aussi au IX^e siècle, à en juger d'après les contaminations avec, par exemple, des mises en prose de Babrius. Nous n'avons pas non plus les autres petites collections dont j'ai parlé, mais seulement des produits dérivés d'elles.

En réalité, il faudrait faire une classification des collections conservées. Les collections traditionnelles, prolongement de celles de l'âge hellénistique, sont représentées pour nous par l'*Augustana* (et ses dérivations et contaminations à l'époque byzantine, qui apportent, parfois, des éléments nouveaux d'origine ancienne) ainsi que par les *Paraphrases* et d'autres dérivés de la collection II; mais, en même temps, de nouvelles collections individuelles se constituent. Il faudrait distinguer, d'une part, les collections poétiques, dont la première est celle de Phèdre; d'autre part, les collections rhétoriques d'Aphthonios et du Pseudo-Dosithéos, dérivées, en général, de la collection abrégée mentionnée plus haut.

Tel est le paysage dans lequel s'intègre la fable à l'époque hellénistique et romaine. Elle a été d'abord recueillie dans une collection, selon la mode des érudits de l'époque; elle fut ensuite adoptée par les cyniques, de même que d'autres genres anciens, comme instrument d'un prosélytisme qui recourait à la satire et à l'exemple et qui essayait de diffuser des valeurs morales facilement exprimées par la fable. L'apogée de cette école date du III^e siècle avant J.-C.; elle se dégrada par la suite. Les fables en vers ont produit de nouvelles fables en vers, puis, de plus en plus fréquemment, des fables en prose, qu'on a mises au service d'un enseignement moral propre aux philosophies socratiques en général (y compris le stoïcisme): l'*Augustana* nous fait voir une 'moralisation' de certains thèmes cyni-

ques, comme l'a déjà remarqué M. Nøjgaard¹⁴. Les fables furent sans doute employées très tôt dans l'enseignement, bien que Quintilien (I 9, 1-2) en soit pour nous le premier témoin. Elles servent d'exercice dans les écoles de rhétorique, comme le confirment ensuite à satiété les auteurs de *Progymnasmata* de l'époque impériale et byzantine. On destinait à cette fin les collections rhétoriques citées et d'autres, postérieures, telle celle du ms. *Branccaccianus*.

Les auteurs de ces collections rhétoriques (et de la collection perdue dont elles dérivent) s'emparèrent de la nouvelle tradition créée à partir de Phèdre: tradition d'un auteur qui a créé quelque chose de personnel, et qui ne s'est pas contenté de collectionner un simple amalgame. A ces collections poétiques, les rhéteurs empruntèrent la volonté de style. Ils se distancent d'elles, cependant, sur un point important: ils ne créent pas de fables nouvelles: ils se limitent à adapter les fables connues; ils agissent, en cela, comme les auteurs de collections traditionnelles et anonymes. En réalité, ils spécialisent, à l'usage des écoles de rhétorique, des fables très connues et variées.

Mais leur point de départ réside, je l'ai déjà dit, dans les collections poétiques. Celles-ci représentent une révolution dont le véritable novateur est Phèdre. Alors que les fables se mettaient de plus en plus en prose, il les a ramenées à la poésie en utilisant un vers sénénaire qui s'insère mieux dans la tradition d'Archiloque que dans celle des choliambes hellénistiques. Mais il revint aussi à la tradition d'Archiloque en ce sens que la fable est à nouveau, maintenant, un instrument plus ou moins dissimulé d'attaque et de censure, une échappatoire pour la critique et la moralisation.

Phèdre continuait ainsi la tradition des cyniques. Il a conservé le ton cynique de ses sources, avec liberté et désinvolture, mieux que l'*Augustana*. Mais, comme les cyniques et bien avant eux Archiloque, Phèdre est un créateur.

¹⁴ *Op. cit.* I 519 sqq.

Il travaille sur l'« *Ancienne Augustana* » et quelques sources supplémentaires (entre autres, les collections d'anecdotes et *χρη̃ται* cyniques), mais, en même temps, il contamine, il crée de nouvelles fables, et il enrichit ses modèles d'un ton âcre et dramatique, libre et nouveau.

Babrius, peut-être un Romain qui vécut dans la province de Syrie à la fin du I^{er} siècle ou au début du II^e siècle, fit une révolution similaire. Lui aussi, il revint au vers : non pas aux choliambes hellénistiques, mais à de nouveaux vers plus réguliers et mieux adaptés à la prosodie de l'époque. Il en était orgueilleux, sans doute à juste titre, et il fut largement imité. Comme Phèdre, il travailla de façon personnelle sur des matériaux qui provenaient essentiellement d'une autre branche de la même tradition. Il créa aussi des fables nouvelles. Mais Babrius n'était pas, comme l'était Phèdre, un moraliste indigné par la corruption du siècle ; c'était un poète qui prétendait esquisser des tableaux alertes, des incidents dramatiques, mais dépourvus de colère et d'âpreté.

Avianus est, sûrement, un disciple de Phèdre et de Babrius. Il choisit le distique élégiaque, qui correspond à une autre tradition ancienne de la fable. En se servant de matériaux mixtes — babriens et hellénistiques — il a créé des fables nouvelles amplifiées et rhétorisantes, rappelant les grands auteurs de la littérature latine. Parfois, il a, lui aussi, créé littéralement ses fables.

Voici donc les collections que l'Antiquité nous a transmises ; les autres se sont perdues. Leur sort a été divers. En Occident, Avianus eut un grand succès tandis que Phèdre fut à peine connu, ou ne le fut qu'indirectement, à travers 'Romulus', qui, principalement (mais pas exclusivement), en est un dérivé. A Byzance, la tradition des *F. An.* finit par se réduire à l'*Augustana* et à d'autres dérivations : la *Vindobonensis* et l'*Accursiana* ; l'*Accursiana*, il est vrai, nous a été transmise par un grand nombre de manuscrits. L'autre axe

principal de transmission n'eut pas la même fortune: il se réduisit à Babrius, conservé dans un seul manuscrit, aux *Paraphrases* et aux *Dodécasyllabes*, pauvrement représentés dans la tradition. Il n'est qu'exceptionnellement apparu de nouvelles collections, comme celle d'Ignace le Diacre.

Ensuite, au XV^e siècle, l'*Accursiana* fut connue en Occident et, avec Avianus et Phèdre nouvellement redécouverts, elle occupa le centre de la scène. Les deux autres collections anciennes, l'*Augustana* et Babrius, ne sont connues que depuis le siècle dernier. Mais, sur la base des fables latines médiévales, de l'*Accursiana*, d'Avianus, de Phèdre (et, il convient de l'ajouter, de la fable indienne, connue depuis longtemps en Europe), une nouvelle période s'est ouverte au XVII^e siècle dans l'histoire des collections de fables. Le nom de La Fontaine y brille avec éclat; d'autres aussi: ceux d'Iriarte, par exemple, et de Samaniego.

DISCUSSION

M. West: M. Adrados' argument depends to some extent on the recognition of fragments of supposed metrical versions in the prose texts of the *Augustana* and other collections. He describes these as being "d'une métrique et d'une prosodie spéciales, hellénistiques". The specimens quoted in his paper do indeed display a metre and prosody which is special, but it is not Hellenistic. I note twelve features:

1. Free mixture of iambic trimeters with choliambics.
2. Free admission of hiatus.
3. Lengthening of a short syllable by initial λ .
4. Verses without caesura.
5. Split anapaests.
6. Split resolution.
7. Spondee in the second foot.
8. Dactyl in the second foot.
9. Spondee in the fourth foot.
10. Dactyl in the fourth foot.
11. Dactyl in the fifth foot in choliambics.
12. Resolution of the final syllable.

Here are twelve features foreign to the technique of Hellenistic versification; and eight of them are not found at any period. To me these are simply not verses. If they are verses, they are extremely bad verses.

M. Adrados: Les irrégularités (ou anomalies) métriques que vient de signaler M. West sont étudiées dans mon *Historia de la fábula greco-latina* (I 581 sqq.). On les retrouve, pour la plupart, chez le pseudo-Callisthène et dans d'autres textes hellénistiques. D'ailleurs, ces irrégularités sont exceptionnelles: il y a un très grand nombre de vers réguliers dans les *Fab. An.* et *Paraphr.* (voir *op. cit.* I 188 sqq., 562 sqq., etc., et on en trouvera beaucoup d'autres dans les tomes II et III, à paraître).

Il me paraît légitime de faire quelques reconstructions, dont les unes peuvent être tenues pour certaines, les autres pour vraisemblables.

Quant aux *stemmata*, que je n'ai présentés qu'en partie, ils dépendent de manière évidente de versions métriques.

M. West: There are certainly choliambics in pseudo-Callisthenes, but their restoration is partly conjectural, and where the restorations postulate metrical licences, they are especially questionable. We cannot use these examples as evidence.

Any prose text naturally contains iambic phrases, occasionally accidental trimeters. I cannot see more than this in the case of the Aesopic fables. When Mr. Adrados arrives at a verse by combining two different versions, this is even less convincing.

M. Nøjgaard: En ce qui concerne les restes métriques, je ne pense pas que l'argument quantitatif soit très pertinent. Si on réussit à en 'découvrir' un nombre relativement plus important dans les fables prosaïques que, par exemple, dans la *Rhétorique* d'Aristote, cela est dû au simple fait que le langage de la fable est un langage formulaire. Les mêmes expressions reviennent, comme le remarque à juste titre M. Adrados, dans un grand nombre de fables. Ainsi la prose des fables présente nécessairement de nombreux passages de rythme identique.

M. Lasserre: Aux objections soulevées par MM. West et Nøjgaard, j'aimerais ajouter quelques observations sur l'importance à accorder aux vestiges de vers dans les rédactions ésopiques. Et tout d'abord celle-ci, que la langue grecque fournit d'elle-même de très nombreuses cellules de forme iambique, comme cela a été souvent relevé (citons seulement les participes des verbes contractes du type *τιμωμένη*), tandis qu'elle est pauvre en cellules dactyliques ou anapestiques. Ainsi s'explique le jugement d'Aristote sur le caractère *λεκτικώτατος* de l'iambe. De fait, comme il le remarque, des trimètres iambiques peuvent apparaître accidentellement dans la conversation. On en a découvert jusque dans les discours de Démosthène, et je me risque à parier qu'on décèlerait des traces iambiques en aussi grand nombre chez des prosateurs qui ne s'appliquent pas à les éviter, pour autant qu'on procède à cette investigation en

recourant au système de retouches adopté par M. Adrados. (On en a la confirmation dans le traitement identique de l'*Ars Eudoxi* par Fr. Blass, Progr. Kiel 1887, qui a pu ainsi reconstituer des chapitres 'iambiques' entiers, mais sans en persuader personne.)

Je voudrais demander, ensuite, quels sont les modèles 'hellénistiques' pour le choliambe. Pour ma part, je n'en connais aucun, une fois écartés Callimaque, Héronidas et Catulle, dont la versification est très stricte. Quant aux trimètres iambiques didactiques, ni Apollodore d'Athènes dans ses *Chronica*, ni le Pseudo-Scymnos et Denys, fils de Calliphon, dans leurs traités de géographie, n'offrent les licences métriques acceptées par M. Adrados.

Enfin j'émetts un doute de principe sur l'usage des vers par les cyniques. En dehors de Cercidas, non seulement je ne vois pas d'exemple, mais encore je crois l'expression poétique contraire à l'esprit même de la diatribe cynique et de ses autres modes de prédication attestés.

M. Adrados: Pourquoi aurait-on mis en vers des fables en prose? Il y a une tradition de la fable iambique représentée pour nous par Archiloque, Sémonide, Aristophane, Callimaque, Lucilius, Phèdre... Il est d'autre part arrivé aux cyniques de recourir aux vers: qu'on songe à la *Satyre Ménippée*, à Cercidas, pour ne citer que ces deux exemples. Si le vers, chez eux, diffère de celui de Ménandre, ce qui ne fait pas de doute, cela signifie simplement qu'il appartient à un autre genre. Ce vers a choqué Babrius, qui a réagi en recourant, pour transcrire les fables, à des choliambes dont il a modifié la métrique.

En ce qui concerne les cyniques et la fable, je me borne à renvoyer à ce que j'ai écrit dans mon *Historia de la fábula greco-latina* (I 619 sqq.).

Trouverait-on des choliambes, comme le croit M. Lasserre, en scrutant les discours de Démosthène? Je ne le pense pas. Il vaudrait toutefois la peine de le vérifier. C'est de toute manière à lui qu'incombe l'*onus probandi*: ma tâche consistait seulement à déceler des choliambes et des trimètres iambiques dans les fables «prosifiées», et je les ai repérés. L'iambe a beau être λεκτικώτατος, on ne trouve pas de choliambes chez Démosthène alors qu'il y en a dans l'*Augustana*. Les faits sont têtus!

M. Lasserre: Si certaines formules se trouvent avoir une forme iambique, il en est d'autres qui ne l'ont pas. Je pense en particulier à la formule οὐτῶ νῦν καὶ ὑμεῖς qu'Ed. Fränkel a reconnue dans la fable de Stésichore citée par Aristote (*RhM* 73 (1920), 366-370 = *Kleine Beiträge zur Klassischen Philologie* I (Roma 1964), 235-9). Et puisque vous attribuez aussi à cette fable un état original iambique, je ne puis manquer de m'étonner que vous appliquiez au texte d'Aristote, dans votre analyse, le même traitement qu'aux versions ésopiques plus tardives, car les modèles métriques hellénistiques qui autoriseraient des dérogations aux règles de la versification ne sauraient servir de critères à la date à laquelle écrit Aristote.

Enfin, il me semble que si l'on interprète à la lettre et dans son cadre l'affirmation de Babrios, dans son second prologue (p. 138 Perry), selon laquelle, après les fables en prose des Syriens, des Grecs et des Libyens, il serait le premier à avoir rédigé des fables en vers, on peut difficilement soutenir qu'il aurait existé avant lui des recueils de fables versifiées.

M. Nøjgaard: La manière dont M. Adrados présente la transmission des fables hellénistiques appelle une série de questions.

J'exprimerai, en premier lieu, des doutes quant au rôle de Démétrius de Phalère. Qu'il ait recueilli et édité des fables ésopiques, nous le savons; mais nous ne savons rien de plus. Nous ignorons le nombre de fables que contenait son recueil. Supposer qu'il n'y en avait guère qu'une petite centaine est une supposition absolument gratuite. On doit se garder d'oublier que notre source parle de collections, au pluriel (συναγωγαί): faut-il en déduire qu'il a édité plusieurs livres de fables?

Nous ignorons d'autre part si Démétrius s'est contenté d'éditer les fables telles qu'il les a trouvées dans ses sources, ou s'il les a adaptées selon des critères inconnus. M. Adrados semble hésiter entre ces deux possibilités.

En troisième lieu il faut souligner que nous ignorons absolument où Démétrius a puisé ses matériaux. S'est-il contenté de citations empruntées aux auteurs classiques, ou bien a-t-il aussi recouru aux traditions orales? Ici encore je crois déceler chez M. Adrados une certaine hésitation. Enfin, il me paraît hasardeux de supposer que les collections

dérivant de Démétrius et dont seraient issues les collections que nous connaissons aient nécessairement passé par une forme versifiée. Phèdre, Babrius, Avien, Romulus, disent clairement que la fable ésopique dont ils se sont inspirés était en prose. Pour eux, la forme canonique de la fable ésopique était la prose. Si la forme métrique avait eu une telle importance dans les collections anonymes primitives, ils l'auraient dit. Leur silence me paraît attester que tel n'était pas le cas.

M. Adrados: Je reste convaincu qu'il est légitime de faire dépendre de Démétrius la tradition hellénistique de la fable. On trouve dans les collections des fables archaïques comportant quelques traits nouveaux (par exemple H. 1 et H. 4). Cela prouve l'intervention d'un nouveau rédacteur. Il en va de même quand plusieurs fables différentes dérivent d'un modèle archaïque unique. Démétrius a collectionné des fables tout comme certains de ses contemporains ont collectionné des mythes, des inscriptions, des épigrammes. Ce faisant, il a dû remanier celle-ci ou celle-là. Dans quelle mesure? On ne peut le dire, mais il serait étrange qu'il se fût borné à juxtaposer des textes sans même les 'éditer'.

M. Nøjgaard a mentionné Romulus. Chez lui, on trouve des fables 'prosifiées' qui, transcrites, conservent des restes métriques. Il y en a de trois sortes. Les unes sont empruntées au recueil de Phèdre tel qu'il nous est parvenu. Les secondes, semblables, ne se trouvent pas chez Phèdre. Les troisièmes sont d'un autre type. On peut à mon avis, dans la mesure où les restes de vers dans la prose sont analogues, considérer que les secondes dérivent de la partie perdue du recueil de Phèdre, que nous pouvons ainsi reconstruire en partie. Le fait est qu'elles conservent des restes de sénaires. Or, c'est précisément ce qui se produit dans les fables anonymes grecques.

M. Nøjgaard condamne de telles reconstructions. Il en conteste la méthode. Une méthode n'est qu'une voie sur laquelle on s'aventure pour expliquer des faits. Elle comporte des risques. Est-ce une raison pour ne pas s'y aventurer? Certes, les fables qui ont servi de modèle à Phèdre étaient en prose, comme celles d'Avianus, du *Papyrus Rylands*, et il en déduit qu'on ne doit pas leur supposer des modèles en vers; mais alors comment expliquer qu'on y trouve des restes de vers? Tout comme,

pour emprunter un exemple à une autre littérature, on trouve des restes de 'romances' dans la *Cronica General* d'Alphonse X de Castille, ce qui ne choque personne.

D'ailleurs, il est patent qu'à l'époque archaïque, comme à l'époque classique, la fable en vers est largement attestée (comme elle l'est aussi à l'époque romaine, byzantine et médiévale occidentale). Il n'y a pas de raison de penser qu'elle ne se soit pas continuée à l'époque hellénistique. D'où la présence de vers dans les fables en prose!

M. West: Mr. Nøjgaard's total agnosticism with regard to Demetrius is a tenable position, but I think there is a general probability that his work had some importance for the tradition. His συναγωγή seems to have been a pioneering enterprise, and subsequent Hellenistic collections are likely to have been inspired by it and indebted to it. It evidently survived as a distinct collection under his name long enough for it to be recorded in the list of his writings. It is likely to have had the same sort of importance as other Peripatetic works of the same tendency, such as Clearchus' collection of proverbs.

M. Nøjgaard: Même si l'on admet l'existence de restes métriques — et il faut avouer que pour la fable connue tout semble indiquer un va-et-vient incessant de la prose aux vers et des vers à la prose — l'expérience nous montre qu'un tel critère est malaisé à appliquer à l'histoire des filiations. Je n'en veux pour exemple que les positions parfaitement opposées qu'ont adoptées Thiele, Zander et moi-même quant aux restes de vers de Phèdre chez Romulus et Adémar. L'un voit des restes de vers là où l'autre n'admet que de la prose. Comme je l'ai expliqué ailleurs, je crois que ces interprétations fluctuantes s'expliquent facilement par la persistance d'un même langage formulaire, et je suis convaincu que l'étude de la tradition babrienne donnerait lieu à des remarques analogues et inciterait à une même prudence.

Cette recherche de 'restes métriques' part de l'idée qu'il serait difficile de transcrire un poème en prose sans conserver des traces de vers. Or il n'en est rien. Nous constatons partout, même dans les *Paraphrases*, que les auteurs n'éprouvent aucune difficulté à récrire en prose une fable

versifiée, avec les formules consacrées, bien entendu. Le cas de 'restes métriques' significatifs exige des conditions toutes spéciales, comme celles d'Adémar par exemple. Tout nous porte à croire que si de nombreuses fables d'Adémar reproduisent effectivement d'assez près des vers phédriens, c'est tout simplement qu'Adémar ne 'prosifie' pas. Il copie le texte de Phèdre, sans se douter que celui-ci est en vers. En effet, de toute évidence, Adémar ignore les principes de la versification latine classique.

Le *stemma* proposé par M. Adrados repose sur l'idée que la plupart des fables connues remontent à un modèle unique. Or, je pense que cette hypothèse n'est pas admissible dans une transmission *ouverte* comme celle de la fable ésopique. Nous savons que la pratique constante des auteurs de collections est de ne jamais suivre un seul modèle. Ils semblent, à de rares exceptions près, répugner à reproduire servilement l'inventaire d'un seul manuscrit. Ainsi, les contaminations sont constantes. De plus, on reproduit rarement (jamais?) une fable telle quelle. On lui apporte des modifications, tant stylistiques que thématiques. Ainsi, à travers l'Antiquité, plusieurs traditions illustrant des thèmes apparentés ont dû exister côte à côte — exactement comme dans les collections connues. Les études des *stemmata* des fables isolées montrent justement l'impossibilité de reconstruire un texte déterminé qui constituerait l'archétype. Hausrath s'est engagé dans cette voie, avec les résultats qu'on sait! Dans mon étude sur «le Cheval, le Cerf (ou le Sanglier) et l'Homme», je montre, par exemple, que les multiples versions présupposent au moins deux versions parallèles et qu'on ne peut dater l'une par rapport à l'autre.

M. Reverdin: Pourquoi ne pas admettre que, de Mésopotamie en Grèce, les fables ont suivi des cheminements multiples, qu'en cours de route elles se sont modifiées, si bien que dès l'époque archaïque, il a pu y avoir plusieurs versions grecques, présentant des variantes ou des différences sensibles, mais dérivant toutes du même archétype babylonien?

M. Adrados: On ne saurait écarter l'hypothèse des cheminements multiples, mais seulement dans une phase secondaire. La fable babylonienne «de l'Eléphant et du Moustique» est devenue en Grèce la fable

«du Moustique et du Taureau» (κόνωψ καὶ ταῦρος); mais il y a aussi eu, en Grèce, une fable «de l'Eléphant et du Moustique»; donc, une même fable babylonienne apparaît sous deux versions en Grèce, mais l'une dérive directement du modèle, alors que l'autre est secondaire. Autre exemple: la fable «du Cheval et du Cerf», chez Stésichore, devient la fable «du Cheval et du Sanglier» dans la tradition postérieure. Les analogies sont telles, entre ces deux fables, qu'on ne saurait douter que la seconde dérive de la première. On pourrait citer bien d'autres exemples.

M. Vaio: Mr. Nøjgaard referred to the parallel of Phaedrus in verse and his paraphrase. One could mention also the *Corpus Babrianum* in choliambic verse and its prose paraphrase; also the fables in Byzantine verse of the *Vindobonensis* and their paraphrase in the *Accursiana* may be cited here. The preservation of Babrius in the *Paraphrase* varies from about 50% to almost zero. At times as much as two entire choliambi may be preserved. My impression of the metrical remains in the *Augustana* noted by Professor Adrados is that that collection passed through a metrical phase in late Roman times, that is, some fables of the *Augustana* were rewritten partly or wholly in verse prior to the final composition of the *Augustana* in late antiquity.

M. Adrados: L'hypothèse selon laquelle les restes métriques dans les fables en prose dateraient de l'époque romaine pose bien des problèmes qu'on ne peut résoudre. On trouve en effet les mêmes restes métriques dans l'*Augustana*, la *Vindobonensis*, l'*Accursiana*, la *Paraphrasis*, etc. On ne saurait expliquer cela autrement qu'en admettant que les versions de ces diverses collections dérivent d'originaux fort anciens. On trouve d'ailleurs des traductions de ces mêmes restes métriques chez Phèdre et dans la collection syriaque. Cela incite à penser que les fables en vers remontent au moins à l'époque hellénistique.

M. Nøjgaard: Lorsqu'on essaie de se faire une idée de la façon dont les fables se présentaient à l'époque hellénistique, il est très important de poser la question des moralités. Je ne discuterai pas ici le rapport

chronologique et fonctionnel entre *promythium* et *épimythium*. L'important est de savoir si, en règle générale, les collections hellénistiques combinaient les récits avec une moralité. M. Adrados pense que non: pour lui la fable n'avait pas de moralité chez Démétrius, sauf dans des cas exceptionnels. Or, il semble que l'analyse qu'a faite M. Thite du *Pañcatantra* et l'existence de centres culturels grecs en Extrême-Orient peu de temps après l'époque de Démétrius permette peut-être de trancher la question. Si l'on admet que la structure narrative et thématique si particulière et si proche de la fable ésopique que l'on trouve dans le *Pañcatantra*, et qui est en complète contradiction avec les histoires animales attestées en Inde avant cette collection, ne s'explique que par une influence grecque, il faut admettre que, du temps de Démétrius, une collection de fables ésopiques a été diffusée en Inde, où elle a dû avoir une influence décisive. On est dès lors fondé à penser que cette collection grecque — dont l'existence ne fait plus de doute pour moi — contenait des moralités pour toutes ses fables. En effet, l'emploi de moralités ne souffre aucune exception dans le *Pañcatantra*. Pourquoi cette régularité ne serait-elle pas un reflet de l'état des choses trouvé dans son modèle, la collection ésopique?

M. Knapp: Ich glaube, dass sich zur Entscheidung der Frage nach der obligatorischen Existenz einer expliziten Moral in der Fabelsammlung des Demetrios aus dem *Pañcatantra* kein zwingendes Argument gewinnen lässt, da es sich dabei nicht um eine Sammlung isolierter Fabeln handelt, sondern um eine Rahmenerzählung, wo jeweils Fabeln zur Demonstration einer in der übergeordneten Rahmenhandlung formulierten Moral eingeführt werden. Das ist eine typisch indische Eigenheit, die sich nicht unmittelbar mit den Pro- und Epimythien antiker Sammlungen vergleichen lässt.

